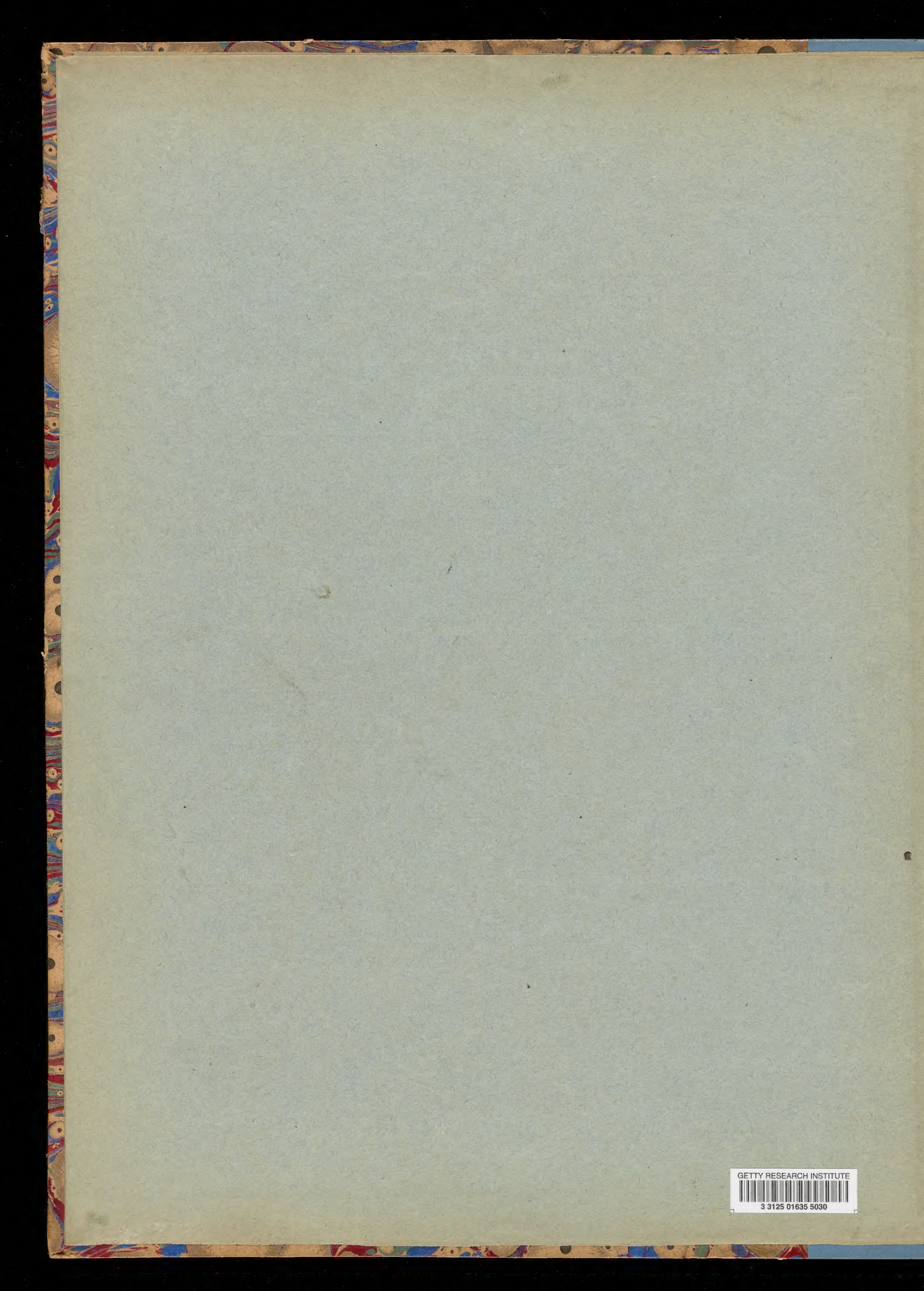



GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01635 5030

l'un des 25 Hollande numérotés

MONOGRAPHIE

DE

CHEVREUSE



Tiré à 25 exemplaires sur vergé de Hollande

N° 17

MONOGRAPHIE

DE

CHEVREUSE

ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE

PAR

CLAUDE SAUVAGEOT

DIRECTEUR DE L'ART POUR TOUS
AUTEUR DES PALAIS
HOTELS ET CHATEAUX DE FRANCE, DE LA MONOGRAPHIE DE NOTRE-DAME-DE-LA-ROCHE
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.



PARIS
Ve A. MOREL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
13, RUE BONAPARTE, 13

—

M DCCC LXXIV

TABLE DES MATIÈRES.



AVANT-PROPOS.

Les planches qui composent cette monographie nous ont été commandées, il y a près de dix ans, par le duc de Luynes, membre de l'Institut, qui s'intéressait tout particulièrement à la ville de Chevreuse, au vieux château habité autrefois par ses ancêtres. Il pressait sans relâche l'exécution de nos gravures; mais il ne put, malgré cela, voir achever le travail commencé sous ses auspices et sur ses indications : la mort le surprit brusquement.

Nous publions aujourd'hui la monographie de Chevreuse avec le regret de n'avoir pu la soumettre aux observations attentives, et toujours judicieuses, du noble et regretté savant, célèbre autant par l'étendue et la solidité de ses connaissances que par son inépuisable générosité.

C. SAUVAGEOT.

28 février 1874.

I.

HISTOIRE.

Le nom primitif de Chevreuse était Caprosia, d'où l'on a fait Capreuse et ensuite Chevreuse. Cette dénomination semble indiquer que les bois dont la ville était entourée, bois en grande partie défrichés aujourd'hui, abondaient en chevreuils. L'étymologie étant acceptée par tous les historiens, il nous semble inutile d'en chercher une autre.

L'origine de Chevreuse est fort ancienne et paraît remonter au delà du xe siècle, puisque l'abbaye de Saint-Saturnin, dont les ruines subsistent encore aujourd'hui, existait déjà en l'année 975; des anciens titres en font mention.

Les premiers seigneurs dominants furent ceux de Montlhéry; et les terres qui ont formé les châtellenies de Chevreuse et de Maurepas étaient tenues en fief des évêques de Paris, des abbés de Saint-Denis et des comtes de Montfort-l'Amaury. Les fiefs et les arrière-fiefs de ces châtellenies s'étendaient : 1° sur les paroisses de Chevreuse, des Trous, Choisel, Saint-Remy-lez-Chevreuse, Milon-la-Chapelle, Saint-Lambert, Saint-Forget, Maincourt, les Layes, Dampierre et Senlisse; 2° sur les paroisses de Maurepas, Coignères-le-Tremblay, et en partie sur celles de Bazoches, Mareil-le-Guyon, Saint-Remy-l'Honoré, Jouars-Pontchartrain, Élancourt et la Verrière.

Comme vassaux des évêques de Paris, les seigneurs de Chevreuse étaient tenus de porter l'évêque le jour de son intronisation, et recevaient de lui l'investiture de leur châtellenie.

La branche aînée des premiers seigneurs a eu pour chef Milon de Chevreuse, qui vivait sous le roi Robert (1024). On sait peu de chose sur ce personnage et sur son premier successeur; mais les historiens mentionnent, sous Milon III,

l'attaque du château par les troupes de Louis le Gros et la résistance de cette forteresse.

Les seigneurs de Chevreuse étaient AVOUÉS de l'abbaye de Saint-Denis pour toute la vallée, titre appliqué à ceux qui commandaient les hommes envoyés par l'Église à l'armée : ils étaient, en outre, dépositaires du gonfalon ou bannière de l'Église. Milon III, abusant de ses fonctions, devint, paraît-il, l'oppresseur des habitants qu'il était chargé de protéger ; et l'abbé de Saint-Denis, Suger, afin d'empêcher des vexations qu'il lui était difficile de réprimer de vive force, dut engager son monastère à payer au seigneur de Chevreuse une rente annuelle, comme à son feudataire. Cela n'empêcha pas Milon III de devenir une des illustrations de la cour de France, et d'être envoyé par Louis VII à Constantinople, afin de faciliter le passage de l'armée croisée (1146).

Gui III de Chevreuse nous est connu par certaines donations faites en faveur de l'abbaye de Port-Royal, fondée en 1204, et par l'abandon de quelques droits seigneuriaux. Il avait suivi Philippe-Auguste à la troisième croisade.

Gui IV, son fils, fit cession aux abbés de Saint-Denis, en 1226, de l'*Avouerie* et justice qu'il avait dans leur terre ; il se réserva seulement, pour lui et ses successeurs, le droit d'être officier commis pour la bannière de l'abbaye. Gui IV prit aussi la croix en 1239, et partagea la captivité du connétable Amaury de Montfort. Ce fut un seigneur riche, puissant et honoré, qui mourut en 1263, après avoir été chargé par la reine Blanche, pendant la seconde régence, de recueillir l'héritage du comte de Toulouse. (Voyez fig. 1 le sceau de Gui IV.)



Fig. 1

Le nom de ce seigneur rappelle un acte de violence promptement réprimé. Après avoir rompu la clôture du prieuré d'Yvette, Gui permit à ses hommes d'armes de s'emparer des chevaux des moines. L'abbé de Saint-Maur-des-Fossés intenta un procès au seigneur de Chevreuse, qui fut condamné à payer aux religieux d'Yvette 10 marcs d'argent. Les gens d'armes, de leur côté, durent assister à quatre processions, la tête

et les pieds nus, avec une selle de cheval sur les épaules. Avec Hervé son fils et Sédille sa fille, s'éteignit la branche aînée des premiers seigneurs de Chevreuse. La branche cadette eut pour chef Hervé de Chevreuse, seigneur de Maincourt et frère de Gui IV, qui tenait en fief de Jean de Choisel la châtellenie de Maurepas : il fut inhumé avec sa femme Clémence d'Aulnois dans l'abbaye des Vaux de Cernay, qu'il avait désignée pour sépulture[1].

Anselme ou Anseau de Chevreuse, fils d'Hervé, figura avec un certain éclat à la cour de Philippe le Bel, où il eut le commandement de tous les officiers de bouche. Il visita par ordre du roi les côtes de Flandre, et prit part à la campagne qui eut pour résultat la conquête de ce pays (1298). Son courage incontestable et les nombreux services qu'il avait rendus le désignèrent, malgré son grand âge, pour porter l'oriflamme à la sanglante bataille de Mons en Puelle (1304). L'armée française, repoussée d'abord sur beaucoup de points, finit par se rallier et triompher de l'ennemi; mais le succès coûta cher à notre pays; beaucoup de chevaliers y périrent, et entre autres Anseau de Chevreuse qui, engagé au plus fort du combat, fut étouffé par ses propres armes, par la chaleur et une soif ardente. (Voyez fig. 2 les armoiries d'Anseau de Chevreuse.)



Fig. 2.

Peu d'années après la mort du PORTE-ORIFLAMME, le château de Chevreuse vit arriver dans ses murs d'illustres visiteurs : Philippe le Bel et sa cour y reçurent deux fois l'hospitalité, en 1306 et en 1308.

Anseau eut pour unique héritière sa fille Jeanne; et les châtellenies de Chevreuse et de Maurepas furent portées par des alliances dans les maisons d'Amboise, et en partie dans celles de Trye. Mais cette première famille ne put les conserver bien longtemps : Ingerger d'Amboise, fils aîné de Jeanne de Chevreuse, fait prisonnier à la bataille de Poitiers, dut, pour payer sa rançon, vendre la terre que sa mère lui avait laissée (1366).

La seconde famille des seigneurs de Chevreuse eut pour auteur Pierre de Chevreuse, absolument étranger à la famille précédente : elle posséda la baronnie de 1366 à 1543, c'est-à-dire pendant cent quatre-vingt-trois ans. Vers la fin de l'année 1393,

1. Voyez *le Canton de Chevreuse,* par M. Lud. Morize, librairie Raynal, à Rambouillet.

Pierre de Chevreuse mourut chargé d'emplois importants dans les finances et dans l'État. Il était officier de la maison des rois Charles V et Charles VI, châtelain et capitaine de la ville de Corbeil, gouverneur du comté de Dreux, conseiller du roi et général de toutes les finances en Languedoc. Grâce à sa grande fortune et à sa haute position, il put relever en grande partie le château de Chevreuse et obtenir de Charles VI un secours considérable pour la construction des murs et l'empierrement de la ville. (Voyez fig. 3 les armoiries de Pierre de Chevreuse.)



Fig. 3

Pendant les guerres qui mirent la France si près de sa perte, la ville et surtout le château furent vivement disputés. Jean sans Peur s'empara de la première après quelques jours de siége, mais Tanneguy du Châtel, prévôt de Paris, et Barbasan, à la tête des troupes royales, la reprirent en 1417. Le château, bien fortifié et bien défendu, put opposer une sérieuse résistance. A quelques années de là, le roi d'Angleterre étant devenu maître de Paris, la cité de Chevreuse, menacée par les troupes du duc de Bourgogne, subit le joug de l'étranger. C'est seulement en 1438 que la ville et le château se rendirent au roi Charles VII; mais alors la contrée avait été tellement ravagée, que Chevreuse ne comptait plus que vingt-huit paroissiens au lieu de trois cents qu'elle avait auparavant[1].

Sous Louis XI, la baronnie de Chevreuse et la terre de Maurepas sont entre les mains de Nicolas de Chevreuse. Ce seigneur ayant pris parti contre le roi dans la ligue du bien public, vit tous ses biens confisqués et ne fut rétabli en ses domaines qu'après la mort de Louis XI, en 1483. Il ne laissa qu'une fille mariée à Antoine de Canteleu.

Aucun fait vraiment digne d'être signalé ne se rattache au souvenir de ces personnages et de leurs successeurs jusqu'en 1543, où la baronnie de Chevreuse et de Maurepas fut acquise par Jean de Brosse, mari de la duchesse d'Étampes, et érigée en duché par le roi François I[er]; mais le mari de la favorite ne put jouir bien longtemps des libéralités peu discrètes qu'il avait reçues, la mort du roi ayant changé la face des choses. Le duché de Chevreuse passa alors dans les mains d'une famille puissante, habile, et dont l'ambition sut profiter largement de la faiblesse des derniers Valois et des discordes qui ensanglantèrent la France à la fin du XVI[e] siècle. Charles

1. *Le Canton de Chevreuse*, par Lud. Morize.

de Lorraine, cardinal et archevêque de Reims, devint acquéreur de la terre de Chevreuse, et obtint la confirmation des lettres d'érection accordées à Jean de Brosse (1555). (Voyez fig. 4 les armoiries de Charles de Lorraine.)

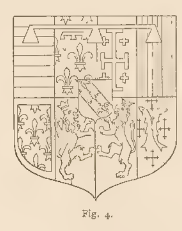


Fig. 4.

Chevreuse, occupée pendant les guerres de religion par des partisans des princes de Lorraine, fut attaquée par les troupes royales lorsque Henri III et Henri de Navarre vinrent assiéger Paris. La ville investie fut préservée des rigueurs dont elle avait été menacée, par la mort du roi (1589)[1]. L'année suivante, Henri IV passa par Chevreuse où il accueillit favorablement la veuve du duc de Guise, retirée alors en son château de Dampierre. Il ordonna que la ville et le château fussent respectés comme s'ils n'avaient jamais été coupables de rébellion, et une garnison laissée à Chevreuse délivra la contrée des troupes indisciplinées de la Ligue.

En 1612 le duché de Chevreuse était érigé en pairie en faveur de Claude de Lorraine, fils puîné du Balafré. Ce seigneur, qui obtint les dignités de chambellan, de grand fauconnier et de commandant d'un corps d'armée au siége de Montauban, épousa, en 1622, la veuve du connétable de Luynes, Marie de Rohan-Montbazon, bien connue sous le nom de duchesse de Chevreuse. Cette dame est demeurée célèbre par sa beauté et son esprit aventureux, par l'indépendance de son caractère et son attachement à la reine Anne d'Autriche. Elle fut un des adversaires les plus redoutés de Richelieu, dont elle s'attira la haine. L'inflexible ministre se vengea en condamnant la duchesse à l'exil, et elle ne revint en France et à la cour qu'après la mort de Louis XIII.

Claude de Lorraine mourut en 1657, sans laisser d'enfants mâles. Avec lui

1. « Le mardy quatrième de juillet audit temps (1589), au jour et feste de sainct Martin, Chevreuse fut sommé par ungt trompette du Roy de se rendre ville et chasteau sur peine aux habitants d'estre pendus et estranglés sans aucune rémission, sans attendre seulement la venue du canon. — Et le jeudy sixième juillet, fut envoyé par M. de Mayenne audit Chevreuse le capitaine de Préfontaine avec soixante harquebusiers à cheval. — Le mardy premier jour d'aoust audit temps, Chevreuse fut assiégé et investi; pour le battre ville et chasteau achemina jusques à Mauconseil; mais par la spéciale grâce de Dieu nous fusmes préservés, parce que ungt courrier vint faire retirer les compagnies, rapportant que le Roy étoit blessé, à cause de quoi il mourut le lendemain à Saint-Cloud. »
(*Registre des baptêmes*, 1586-1599.)

s'éteignit le titre de pairie, et Marie de Rohan abandonna alors le duché de Chevreuse à Louis-Charles d'Albert, duc de Luynes, fils du connétable son premier mari (1663). (Voyez fig. 5 les armes portées à cette époque par les ducs de Luynes et de Chevreuse.) Ce seigneur, après avoir fait hommage pour son duché, le donna

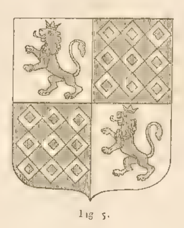


Fig. 5.

à son fils Charles-Honoré d'Albert, gendre de Colbert, ami de Beauvillers et de Fénelon, à qui Racine dédia, en 1689, sa belle tragédie de *Britannicus*. Le grand poëte avait passé quelque temps à Chevreuse, en 1661, chargé par son oncle, intendant de cette maison, de surveiller les ouvriers occupés à la réparation du château. Si nous en croyons quelques lettres qu'il en écrivit, il s'ennuya fort dans ce séjour qui lui paraissait une captivité.

« Je vais au cabaret, dit-il, deux ou trois fois le jour. Je commande à des maçons, à des vitriers, à des menuisiers qui m'obéissent assez exactement et me demandent de quoi boire. Je suis dans la chambre d'un duc et pair; voilà ce qui regarde le faste; car, dans un quartier comme celui-ci, où il n'y a que des gueux, c'est grandeur que d'aller au cabaret. Tout le monde n'y peut aller. J'ai des divertissements plus solides quoiqu'ils paraissent moins. Je goûte tous les plaisirs de la vie solitaire. Je suis tout seul, et je n'entends pas le moindre bruit. Il est vrai que le vent en fait beaucoup, et même jusqu'à faire trembler la maison... Voilà comment je passe mon temps à Babylone. »

Le domaine de Chevreuse ne resta pas longtemps dans la famille de Luynes. Louis XIV, ayant le désir d'agrandir le parc de Versailles, proposa, en 1692, au duc de Chevreuse, un échange qui fut accepté. Ce dernier reçut la ville, les domaine et château de Montfort-l'Amaury, que le roi érigea en duché sous le titre de Chevreuse-Montfort. Le château de Dampierre et ses dépendances restèrent au duc, qui abandonna définitivement son manoir féodal pour la princière demeure que nous voyons aujourd'hui[1].

1. Cet édifice, demeure actuelle de la famille de Luynes, fut bâti vers 1680, d'après les plans de J. Hardouin Mansart. Il a remplacé un château reproduit par Ducerceau dans les plus excellents bâtiments de France

La terre de Chevreuse, réduite au titre de baronnie, fut donnée par le roi à la communauté des dames de Saint-Louis, établies à Saint-Cyr.

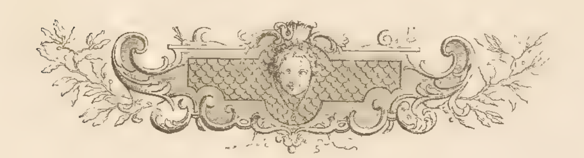
Abandonné dès lors, le château seigneurial de Chevreuse ne tarda pas à tomber en ruine, ou tout au moins en délabrement. Vendu comme bien national, en 1793, il fut approprié plus tard, vers 1823, aux besoins d'une exploitation agricole. Le duc de Luynes, jaloux d'assurer la conservation de cette ancienne propriété à sa famille, en fit l'acquisition en 1853, et c'est peu de temps après qu'il nous faisait l'honneur de nous charger d'un relevé complet du vieil édifice.

et c'est un des beaux exemples de construction du temps de Louis XIV. Imposant d'aspect, et dépourvu de toute décoration superflue, il satisfait le regard par le calme et la beauté de ses lignes, par le ton chaud de la brique employée avec intelligence. Le corps de logis principal est entouré de fossés d'eaux vives, et précédé de cours spacieuses, de vastes communs avec galeries couvertes.

L'intérieur est aussi des plus remarquables. On y voit tout d'abord le grand escalier au bas duquel est placée la *Pénélope* de Cavelier, statue en marbre qui a fait la réputation de son auteur. Cet escalier monumental, et comme on n'en voit plus guère aujourd'hui, suffirait à lui seul pour caractériser l'art de cette époque.

On remarque aussi le salon dit de Louis XIII, consacré au souvenir du prince qui fut le bienfaiteur de la famille de Luynes, puis la galerie où se voient la statue de *Minerve*, en ivoire et en métal, exécutée par Simart d'après les indications du duc de Luynes, et les peintures inachevées de Ingres, *l'Age d'or* et *l'Age de fer*. D'autres peintures signées Flandrin, Gleyre, Picot, Guignet, sont remarquables à divers titres. La bibliothèque, une des mieux choisies que l'on puisse voir sous le rapport historique, mérite une mention particulière; elle est composée de près de vingt mille volumes. Signalons aussi, en terminant, de riches collections d'histoire naturelle et un laboratoire de chimie, disposés dans les salles de l'ancien château.

Le château de Dampierre fut restauré en 1842 par M. Duban, avec autant de goût que de science, et le duc de Luynes a présidé à toute sa transformation artistique. Chacun sait quels étaient le beau caractère du duc Honoré-Théodore d'Albert de Luynes, membre de l'Institut, et l'étendue de son savoir. Par sa générosité, dont le pays gardera longtemps la mémoire, par son ardeur au travail et son goût éclairé pour les arts, il s'est acquis, croyons-nous, des titres sérieux à l'admiration de ses contemporains et au respect de la postérité.



II.

LE CHATEAU SEIGNEURIAL.

Le château des sires de Montlhéry et des barons de Chevreuse, malgré les démolitions et les reconstructions qu'on y a faites vers 1824, est encore un des plus imposants et des plus complets des environs de Paris. On y arrive de la ville par des chemins ombragés et pittoresques, mais abordables seulement aux piétons, tant la pente en est abrupte et les sinuosités en sont compliquées. Après quelques minutes d'une ascension rapide et pénible, on atteint le sommet du coteau, et l'on est amplement récompensé des fatigues éprouvées, par le splendide panorama qui se déploie de toutes parts. On domine la ville et la campagne; et des bois, des vallons, des collines, de nombreux châteaux se groupent et se confondent dans le lointain.

C'est d'abord la vallée de l'Yvette où coule la paisible rivière de ce nom, qui baigne la ville de Chevreuse, après avoir traversé les vastes prairies du parc de Dampierre. Un peu plus loin, vers la gauche, c'est le vallon de Choisel, frais et riant aussi, au fond duquel serpente capricieusement la route de Rambouillet. Du côté du couchant débouche un autre vallon, non moins étendu et non moins pittoresque, parcouru par la route de Versailles et connu sous le nom de *la Roche Couloire*. A ses pieds, en abaissant le regard, on a les toitures grises ou bleues de la petite ville, au-dessus de laquelle on est pour ainsi dire suspendu[1].

N'omettons pas non plus, sur le plateau opposé à celui que couronnent si majestueusement les ruines de la Magdeleine[2], à 2 kilomètres environ de Che-

1. On peut se rendre compte de cette situation en examinant la vue du château, planche 3, prise de la place du marché au blé.

2. Les habitants du pays ne désignent ordinairement les ruines dont nous parlons que par le nom de Château de la Magdeleine, ou simplement : *la Magdeleine*.

vreuse, les débris de l'ancien manoir de Méridon. Il y avait là un fief dont il est fait mention dès 1197[1].

Le château, devant lequel nous sommes enfin, est situé à l'extrémité d'un promontoire escarpé, protégé à l'ouest par *les Fondrières*, sorte de ravins naturels placés à une hauteur de plus de 80 mètres au-dessus de la vallée.

En examinant la planche 4, sur laquelle est figuré le plan général du château dans son état actuel, on constate facilement sa forme irrégulière, déterminée en partie, croyons-nous, par la configuration du terrain. Il se compose de trois parties principales : le donjon, en B du plan; l'enceinte, dans laquelle le donjon est enfermé, et la basse-cour N, défendue au nord par des fossés profonds, entre lesquels se voyait l'une des chapelles du château placée sous l'invocation de sainte Marie-Magdeleine.



Fig. 6.

Avant de pénétrer dans l'enceinte, nous dirons tout de suite quelques mots de cette chapelle, fort ancienne assurément, et indiquée en M du plan. Il n'en reste presque rien aujourd'hui, et c'est grâce à l'obligeance de notre ami Lud. Morize qu'il nous est donné de montrer une vue extérieure et une vue intérieure de ses ruines. (Voyez les fig. 6 et 7.) L'angle de mur qui se voit à gauche de la planche 6 ne suffirait pas, sans nul doute, à déterminer le style de la construction; et il faut se

1. Les ruines de Méridon existent dans un endroit sauvage et complétement isolé. De larges fossés, quelques voûtes, une tour à demi ruinée, une porte cintrée recouverte de lierre, voilà tout ce qui reste de cet ancien manoir.

reporter aux précieux croquis de M. Morize pour connaître l'état de ces restes avant une récente démolition et leur assigner une date[1].

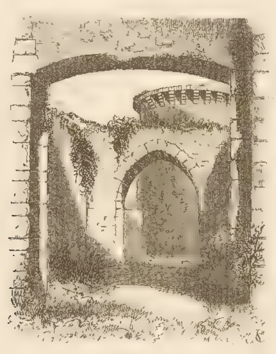


Fig. 7.

La chapelle de la Magdeleine était située tout près de l'entrée principale du château, abritée pour ainsi dire par la grosse tour du nord-ouest. C'était un bâtiment rectangulaire de 17 mètres de longueur sur 6 de largeur dans son œuvre. La porte principale en plein cintre était surmontée d'une large fenêtre, cintrée également, et ouverte à très-peu de distance de la porte même. Un pignon, surmonté d'une croix, devait, selon toute probabilité, terminer cette façade. A l'intérieur une grande arcade ogivale séparait en deux le vaisseau, dont la seconde travée renfermait le sanctuaire. On remarquera, sur le plan et sur la vue restituée, une porte latérale destinée, à n'en pas douter, aux habitants du château. Autant qu'il est possible d'en juger par les dessins de M. Morize, cette chapelle pouvait être contemporaine du donjon et des constructions primitives du château, c'est-à-dire du XIIe siècle.

M. Auguste Moutié, dans la remarquable description qu'il a faite du château de Chevreuse, publiée dans les mémoires de la Société archéologique de Rambouillet[2], signale l'existence de deux chapelles. « Il y avait, dit-il, dès les temps

1. Nous considérons comme un devoir de dire que l'aide de M. Morize, pour le relevé de quelques-uns de nos dessins, nous a été fort utile. M. Morize habite Chevreuse et y est né ; c'est dire que la ville et le château ont été pour lui, dès l'enfance, un objet d'étude approfondie. Plus d'un point obscur a été mis en lumière par les recherches de cet archéologue persévérant et érudit, et nous lui en adressons ici nos vifs remerciements.

2. Cette description n'est qu'un extrait du grand travail intitulé : *Chevreuse, recherches historiques, archéologiques et généalogiques,* par M. Auguste Moutié, correspondant du ministère de l'instruction publique, président de la Société archéologique de Rambouillet. Ce remarquable travail a obtenu, en juillet 1870, la première médaille de l'Académie au concours des antiquités nationales.

les plus reculés, deux chapelles du titre de Sainte-Marie-Magdeleine, fondées par les plus anciens seigneurs qui les avaient dotées de terres et de rentes, et à la collation desquels elles appartinrent jusqu'à leur extinction. » Elles sont toutes deux ainsi mentionnées dans le Pouillé parisien du XIIIe siècle : *Ad donationem domini caprosie due capelle de turre caprosie.* « Il nous paraît certain, ajoute M. Moutié, que par le mot *turre* il ne faut pas entendre une tour proprement dite, mais le château lui-même[1].

On ne connaît plus aujourd'hui que l'emplacement d'une seule chapelle : l'autre était-elle disposée dans une des tours ou élevée dans la cour du château? c'est ce que nous ne saurions dire.

En arrivant du côté de la ville, une des premières choses qui frappent l'attention est l'ancienne poterne du château en I du plan, et gravée dans toute sa vérité pittoresque, planche 5. Cette poterne, à laquelle on arrivait et arrive encore par un escalier rapide, se trouve placée au point de jonction du rempart et du mur occidental de la ville. Les traces d'une tourelle, ou échauguette, disposée en encorbellement, y sont encore parfaitement visibles : selon toute apparence, cet édicule devait servir de logis à l'un des portiers du château.

Malgré la déformation et le fléchissement, on reconnaît encore que la porte était en plein cintre et fort basse : elle est percée dans un mur de $0^{m},90$ d'épaisseur, et son ouverture est de $1^{m},75$. Elle donnait directement accès dans la cour du château. Toute cette partie de l'enceinte a été modifiée par des remaniements successifs; mais, grâce au disjointement et à l'écroulement partiel du placage moderne, la disposition primitive apparaît par places et permet de donner une date à cette partie de l'édifice. Elle peut remonter, croyons-nous, aux premières années du XIIe siècle.

Nous allons, pour mettre un peu de clarté dans notre description, faire rapidement le tour du château, chose infiniment plus facile ici, avec le plan sous les yeux, que dans la réalité ; puis nous pénétrerons dans l'intérieur où nous ferons en sorte de ne rien omettre de ce qui caractérise la vieille demeure des seigneurs de Chevreuse.

En suivant le mur d'enceinte qui tourne à l'ouest, on remarque, immédiatement après la poterne dont nous venons de parler, une tour carrée peu saillante, en T du plan général, puis un vigoureux contre-fort isolé qui n'offre rien de particulier, et l'on rejoint l'entrée principale du château en A.

La planche 6 donne une idée de ce qu'est devenue cette partie importante du château, devant laquelle les vassaux venaient jadis rendre foi et hommage. Elle s'ouvre entre deux tours semi-cylindriques à l'extérieur et de médiocre construction ;

1. *Mémoires et Documents de la Société archéologique de Rambouillet*, t. I, p. 29 et 30

ces tours ont perdu leur couronnement et les voûtes en sont à peu près effondrées. On ne trouve plus aucune trace des coulisses de la herse, ni des ouvertures par lesquelles jouent les bras d'un pont-levis, et le fossé est depuis longtemps comblé à cette place. Selon toute probabilité la construction se terminait par une plate-forme, car elle a dû être élevée ou tout au moins modifiée après l'invention de l'artillerie de façon à pouvoir de cette place canonner au loin les assiégeants. C'est ainsi, du moins, que la porte du château est comprise et figurée dans la vue restituée, planche 17.

De la tour gauche de la porte, part une courtine ayant conservé quelques-unes des consoles qui supportaient autrefois des créneaux, et nous arrivons à la belle tour de l'angle nord-ouest, partie la mieux conservée du château. Cette tour, que nous décrirons minutieusement tout à l'heure, et dont nous présentons, planche 7, une vue partielle du côté de la basse-cour, est par malheur en grande partie couverte d'un lierre épais et vigoureux, et flanquée d'un corps de bâtiment moderne qui vient en cacher malencontreusement la base.

A l'angle nord-est, nous voyons une autre tour à peu près semblable, en F du plan, mais moins importante et dont il ne reste plus qu'une moitié verticale fort endommagée. Entre ces deux tours, il en existe une autre, en E, beaucoup plus petite et semi-circulaire, reliée aux deux maîtresses tours par des courtines de 9 mètres de haut. Ici, l'enceinte tourne à angle presque droit : une courtine probablement aussi élevée que la précédente, et dont on aperçoit l'arrachement aux flancs de la tour nord-est, devait se continuer plus loin. On constate que cette partie de l'enceinte, fort irrégulière dans son obliquement et dans son épaisseur, est d'une construction assez médiocre et bien inférieure aux autres côtés du château : sa ligne flexueuse présente des bosses souvent informes, et auxquelles il est bien difficile de donner le nom de bastions. Dans la plus prononcée et la dernière de ces parties saillantes, en U, il existe une poterne communiquant autrefois avec la cour par un passage souterrain. A partir de ce point, la muraille devient plus large, plus régulière, et l'on y remarque une fort belle croisée de pierre bien conservée et, fait à noter aussi, une embrasure pour le canon.

Nous atteignons aux tours carrées à deux étages, en G et en H du plan. Ces tours, qui sont encore éclairées par de belles fenêtres avec meneau en pierre, se trouvent reliées entre elles par une courtine flanquée de trois vigoureux contre-forts dont la saillie est très-accusée. Dans l'une de ces tours, celle du sud-est, on remarque encore une cheminée ancienne au rez-de-chaussée et au premier étage. La courtine qui conduit à la première poterne dont nous avons parlé plus haut est soutenue par des contre-forts peu différents des précédents, mais remaniés, nous ne savons trop à quelle époque, et fort différents aujourd'hui de leur forme

primitive. Ils portent au sommet les traces des arcades figurées dans une gravure de Châtillon, et derrière lesquelles se trouvaient de larges machicoulis assez semblables à ceux du château des papes à Avignon, ou, pour prendre un exemple plus rapproché de nous, à ceux du Château-Gaillard en Normandie.

On vient de faire très-rapidement le tour du château *de la Magdeleine*, et nous avons volontairement écourté notre description, préférant avec raison, il nous semble, renvoyer le lecteur aux nombreux dessins gravés. Il nous reste toutefois à parler plus longuement des deux grosses tours du nord et du donjon, parties essentielles de la forteresse, où s'affirment et se précisent plus qu'ailleurs les différents caractères de l'architecture militaire du moyen âge. Nous allons donc gravir encore, par la pensée, l'escalier rustique de la poterne que nous avons si souvent gravi en réalité, et nous pénétrerons dans l'enceinte du château. Dédaignant de jeter un regard sur les bâtiments modernes élevés en 1824, en J du plan, construction sans mérite, sans aucune importance, et bonne tout au plus à masquer une partie intéressante du château, nous nous attaquerons, sans plus tarder, au donjon autrefois formidable des sires de Montlhéry et de Chevreuse. A tout seigneur, tout honneur.

Mais ce donjon, si menaçant jadis et si redouté, est devenu avec les années quelque peu sénile et débonnaire : il a pris un aspect fort inoffensif, et il faut des yeux déjà exercés et en quelque sorte érudits pour reconnaître à première vue, dans sa masse sombre et triste couverte d'une toiture en battière, dans ses fenêtres ou mutilées ou bouchées, et dans l'une de ses faces étayées de contre-forts modernes, une œuvre importante et même imposante des temps féodaux (voy. pl. 8) ; pourtant, lorsqu'on a examiné avec quelque soin le colosse vieilli et défiguré, on reconnaît qu'il est de race, et que son ancienne réputation n'avait rien d'immérité. Sous cette enveloppe presque banale, œuvre des hommes encore plus que du temps, on devine enfin la construction sévère d'un autre âge, digne toujours, et malgré tout, des souvenirs qu'elle évoque.

Le donjon de Chevreuse est incontestablement la partie la plus ancienne et la plus importante du château : il mesure 17 mètres de longueur sur 12 de largeur hors œuvre ; et ses murs sont flanqués de quatorze contre-forts d'une seule venue, quatre sur chaque grand côté et trois sur les petits. On remarque, non sans regret, que deux des contre-forts du midi sont placés en diagonale, et qu'au lieu d'être droits et peu saillants comme à la façade opposée, ils sont violemment inclinés et d'une saillie de 4 mètres à la base. L'importance et la disposition particulière présentées par ces contre-forts sont motivées sans doute par la pente du terrain et par sa nature argileuse. Toutefois, nous les croyons de beaucoup postérieurs à la construction primitive du donjon, et ajoutés, nous ne

savons à quelle époque, après menace de ce côté de l'édifice. Ces trois énormes éperons sont, il est vrai, assez liés à la maçonnerie primitive pour qu'il soit difficile de donner des preuves à l'appui de cette assertion; mais, d'autre part, il nous paraît difficile d'admettre que les constructeurs du XIe siècle aient pu se livrer, même par nécessité, à une addition d'un aspect si complétement désagréable et si peu artistique.

A la face de l'ouest, deux longues arcatures assez caractéristiques servaient de dégagement aux latrines pratiquées dans l'épaisseur du mur au premier et au deuxième étage (voyez pl. 14).

Une ancienne gravure de Claude de Châtillon, publiée en 1610 avec ce titre : *Chasteau très-antian de Chevreuse,* gravure que nous reproduisons (fig. 8), montre



Fig. 8.

qu'à cette époque les quatre faces du donjon s'élevaient davantage et étaient couvertes d'un comble à quatre pentes surmonté d'un lanternon[1].

1. Le château de Chevreuse a été montré sous deux aspects par Claude de Châtillon : nous reproduisons l'une des deux vues, malgré le peu de confiance que l'on doit lui accorder. Le graveur du XVIIe siècle nous paraît s'être livré ici à un travail tout de fantaisie; et il faut, en vérité, presque de la bonne volonté pour reconnaître dans la ligne ondulée des courtines, dans la succession régulière des arcs cintrés reliant les contre-forts,

L'intérieur était autrefois divisé en trois étages par des planchers qui existent encore en partie (voyez pl. 9). Au centre de la salle du rez-de-chaussée, s'élève un pilier de maçonnerie, en D du plan, carré d'abord et octogone aux étages, destiné à porter les planchers : le renflement qu'il présente au niveau de chacun des étages contribue à lui donner un certain caractère, et les entailles subsistant dans les poutres indiquent que les solives étaient posées d'angle.

Au premier étage, une ouverture en partie murée, en E, paraît avoir été l'entrée primitive du donjon; et, près de cette ouverture, un escalier pratiqué dans le mur, en F, conduisait au deuxième étage. Toutes les ouvertures des parties supérieures ont été agrandies vers le XVI[e] siècle; mais, de l'extérieur au couchant, on retrouve encore leur forme première : elles étaient cintrées et assez étroites.

Dans le grand mur septentrional, de chaque côté d'une cheminée, sont pratiqués, en G, deux retraits, dont l'un est très-sensiblement oblique. Vers l'angle sud-ouest, en C, se voient les latrines, disposées sous une arcade assez basse et très-peu régulière.

« Tel est, dit M. A. Moutié, après avoir de son côté minutieusement décrit ce vieux donjon, tel est, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, l'aspect de cette ruine vénérable dont la masse imposante pourra encore fatiguer les efforts du temps pendant une longue suite de siècles, si toutefois le marteau des démolisseurs ne vient point accélérer sa destruction. C'est assurément là le vieux donjon bâti au XI[e] siècle par les sires de Montlhéry, vassaux de l'évêque de Paris, et confié par eux à la garde des châtelains qui devinrent par la suite les seigneurs de Chevreuse. Il fut assurément contemporain des premiers rois de la troisième race. A la fin du XI[e] siècle, il résista aux efforts impuissants de l'armée royale, et ce fut pour sa défense qu'au commencement du XII[e], le châtelain Milon de Chevreuse épuisa de ses plus beaux arbres les forêts du domaine de l'abbaye de Saint-Denis. Il fut pendant sept siècles la demeure où se succédèrent les nombreuses générations de ses seigneurs, de ses barons et de ses ducs, depuis les sires de Montlhéry jusqu'aux prélats et aux princes de la maison de Lorraine et aux ducs de Luynes et de Chevreuse. C'était entre ces quatre murailles, aujourd'hui si délabrées, que se trouvait, au milieu du XVII[e] siècle, cette chambre d'un duc et pair, momentanément habitée par Racine, et d'où ce poëte illustre entendait, suivant ses propres expressions, « un vent qui faisait trembler la maison. »

ainsi que dans la multiplicité de ces derniers, la demeure actuelle des seigneurs de Chevreuse. Ajoutons pourtant, comme correctif, que les vues de Châtillon, inexactes dans les détails, ne mentent point trop quant à l'ensemble : elles servent, malgré tout, à donner la forme générale des diverses parties du château, et à constater l'état des choses après six siècles d'existence.

Nous ne pouvions, on l'avouera, terminer la description du vieux donjon du XIe siècle par des paroles plus éloquentes, plus pénétrées ; et le savant auteur des *Cartulaires de La Roche* et des *Vaux de Cernay*, des *Recherches historiques sur Chevreuse*, ne nous saura pas mauvais gré, nous l'espérons, de l'avoir cité aussi longuement. Qu'il veuille bien y voir plutôt un hommage rendu à son mérite, à son caractère, et à sa persévérance infatigable.

Il est assez difficile d'assigner une date précise à chacune des parties du château, c'est-à-dire à l'enceinte, à la porte principale et aux tours, à cause des modifications, et surtout des mutilations, qu'elles ont eu à subir pendant plusieurs siècles. Les difficultés sont moindres, toutefois, en ce qui concerne le donjon; car celui-ci offre une analogie complète avec le donjon de Bretheucourt qui appartenait aussi, au XIe siècle, à la puissante famille de Montlhéry[1]. L'enceinte primitive du donjon a dû se modifier, par exemple, aux XIIe et XIIIe siècles, pendant la possession de la première famille de Chevreuse, c'est-à-dire de 1149 à 1304; et le château, possédé ensuite par la maison d'Amboise et commandé par des gouverneurs militaires, a dû être entretenu en bon état, conséquemment subir certaines modifications inévitables. Les guerres de la première moitié du XV siècle, pendant lesquelles il fut pris et repris par les Bourguignons, les Anglais et les troupes du roi, lui furent particulièrement fatales, et, en 1489, si l'on s'en rapporte à Nicolas de Chevreuse, la place était en ruine et désolation.

Tous ces faits indiquent suffisamment que la plupart des bâtiments fut réparée et modifiée, et de ces modifications naît aujourd'hui, comme nous le disions plus haut, la difficulté de donner une date exacte, et souvent même approximative, à certaines parties de l'édifice.

Il est assez facile, par exemple, de déterminer l'époque où fut élevée la tour du nord-ouest : la fin du XIVe siècle la vit très-certainement achever : cette belle tour, assez bien conservée, est divisée à l'intérieur en quatre parties ou étages, dont le dernier est beaucoup plus élevé que les autres. C'est d'abord une salle en contre-bas du sol, puis un rez-de-chaussée, un premier et un deuxième étage. Chacune de ces divisions se termine par une voûte surbaissée reposant sur un pilier central, rond au rez-de-chaussée, mais octogone dans les salles supérieures, et duquel partent, comme les membrures d'un vaste parasol, huit nervures aboutissant à la muraille. La coupe verticale, pl. 11, les plans à diverses hauteurs de cette tour, pl. 12, indiquent avec exactitude ces dispositions architecturales.

1. Nous n'avons jamais vu les restes du donjon de Bretheucourt; mais le relevé qui en a été fait avec la plus grande exactitude par M. A. de Dion, relevé qu'il a bien voulu nous communiquer, nous autorise à maintenir notre assertion, qui est aussi la sienne et celle de M. Moutié.

On pénètre dans la tour du nord-ouest par une porte en cintre surbaissé, ouverte à la base de la tourelle contenant l'escalier et adaptée à la construction principale, en D des plans. L'escalier à noyau et à degrés de bois, conduit aux étages, à la courtine de gauche et à la plate-forme de la tour, de même qu'il descendait à la salle basse ménagée dans le talus. Signalons au rez-de-chaussée et au premier étage, dans l'embrasement d'une fenêtre, un étroit corridor, en A et en B, conduisant à un retrait voûté en berceau et ménagé dans le massif de maçonnerie en saillie sur la tour et sur la courtine.

La quatrième salle est semblable aux autres quant aux voûtes et à la disposition de la cheminée C, mais elle est dépourvue de cabinet ou retrait. La salle basse a dû servir dans le temps de cave ou de bûcher.

Des consoles assez compliquées et dont nous donnons le profil, pl. 12, supportaient autrefois le couronnement de créneaux disparu aujourd'hui. Au centre de la plate-forme, on remarque la mortaise, creusée sur la clef de voûte pour recevoir la poutre verticale ou poinçon du comble; mais rien ne vient dire si ce comble reposait sur les créneaux mêmes, en couvrant le chemin de ronde, ou si, comme à Pierrefonds par exemple, la tour s'élevait encore d'un étage portant la toiture.

L'autre tour cylindrique, à peu de chose près semblable à celle que nous venons de décrire, s'élève à l'angle nord-est du château, et de cette dernière, il ne reste plus que la moitié verticale figurée pl. 13. Elle n'était point voûtée comme la précédente, mais chaque étage se trouvait formé par un plancher, ainsi qu'en témoignent encore les trous régulièrement percés dans le mur pour recevoir les solives. Un dernier étage, détruit en 1824, s'élevait au-dessus des créneaux dont il ne reste plus que les consoles.

Dans la salle du rez-de-chaussée, on remarque encore trois longues meurtrières ; et aux étages, trois belles fenêtres superposées, avec banc en maçonnerie à la base, s'ouvrent béantes sur la campagne. Signalons aussi quelques traces de la porte d'entrée de cette tour, et de la cage de l'escalier faisant saillie dans l'intérieur du bâtiment. Ajoutons encore que la chaumière délabrée, placée à la base de la tour sur notre pl. 13, a fini par disparaître.

En décrivant l'extérieur du château, nous avons indiqué l'existence d'une tourelle semi-circulaire, placée entre les deux tours, en E du plan. A la base de cette tourelle, terminée selon toute probabilité en plate-forme, se trouvait un escalier étroit et rapide, conduisant de l'intérieur de la cour au chemin de ronde (voy. pl. 8 cet escalier qui existe encore en partie). Au-dessous de l'escalier, une brèche moderne D, donne accès dans le fossé septentrional et dans la cour de la métairie. Les deux tours et les courtines qui les relient sont en pierre meulière

régulièrement taillée et appareillée : elles présentent avec leurs fossés profonds un magnifique front de défense du côté du nord qui, plus accessible que les autres, dut nécessairement être souvent attaqué.

Toute cette dernière partie du château, nous l'avons dit déjà, a dû être élevée à la fin du xiv[e] siècle et probablement par les soins de Pierre de Chevreuse avant 1393. D'ailleurs, le caractère de l'architecture, l'aspect des courtines et des tours avec leur couronnement de créneaux, la forme des consoles, etc., etc., permettent sans hésitation de désigner cette partie importante de la forteresse, comme contemporaine des châteaux de Pierrefonds et de Rambouillet, élevés à cette époque.

Nous avons peu de choses à ajouter maintenant pour terminer la description du château de Chevreuse : il nous reste à mentionner pourtant le beau puits qui se voit encore dans la partie de la cour disposée en potager, en L du plan. Ce puits, qui fournissait autrefois de l'eau aux habitants du château, a conservé sa margelle du xv[e] siècle, d'un bon profil, et creusée d'une rigole empêchant l'eau de retomber; mais il est privé du treuil en bois figuré dans la vue restituée pl. 17. Il était comblé en partie depuis longtemps, quand le duc de Luynes le fit déblayer jusqu'à une grande profondeur; mais on dut suspendre les travaux à cause des dangers qu'ils présentaient.

Deux vues, gravées pl. 15 et 16, montrant l'une le côté ouest et l'autre le côté est du château, aideront encore le lecteur à se faire une idée exacte de son état actuel. Une dernière gravure, pl. 17, représente à vol d'oiseau la vue restituée du château et de la basse-cour, tels qu'ils ont pu exister au xvi[e] siècle. Cette restitution, à laquelle s'intéressait tout particulièrement le duc de Luynes, montre le donjon coiffé d'un comble à quatre pentes, semblable à celui dessiné si imparfaitement par Châtillon, et ce comble, surmonté d'un élégant lanternon, sorte de guette, d'où le regard pouvait s'étendre à une grande distance. Les trois contre-forts inclinés, véritables étais épaulant le côté sud du donjon, ont été remplacés par des contre-forts semblables à ceux des autres faces : les bâtiments de l'entrée sont terminés par une plate-forme conforme aux dispositions commandées par l'application de l'artillerie, et les grosses tours rondes par un couronnement assez semblable à ceux du château de Pierrefonds.

Le mur d'enceinte, avec son chemin de ronde complété sur tout son parcours, permet de se rendre compte de la façon dont on traversait sans interruption les tours ou bâtiments d'habitation. Un pont-levis se voit devant la porte principale avec le fossé entouré de palissades qui la précède. La basse-cour, séparée du château par un vaste fossé qu'on retrouve encore presque entier aujourd'hui, a repris son ancien aspect, et la chapelle de la Magdeleine, dont les ruines sont méconnais-

sables à cette heure, a recouvré son pignon sur la façade, un comble à deux pentes, et, au chevet, le modeste campanile destiné à recevoir la cloche traditionnelle. Rien n'a été omis, croyons-nous, et, pour compléter cette vue générale à vol d'oiseau, nous montrons encore, fig. 9, une vue géométrale du château qui, en le présentant sous un autre aspect, permet de mieux saisir la hauteur respective de ses diverses parties avec le niveau du sol de la cour.



Fig. 9.

Ajoutons, pour terminer, que les notes écrites ou les renseignements donnés de vive voix par le duc de Luynes, ainsi que les conseils d'un architecte éminent, M. E. Viollet-le-Duc, nous ont considérablement aidé à établir et mener à bonne fin les deux vues restituées du château. Puissent maintenant nos lecteurs ne pas nous savoir mauvais gré d'avoir si longuement développé à leurs yeux la demeure des seigneurs de Chevreuse et de Montlhéry.

III.

LA VILLE.

Chevreuse est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département de Seine-et-Oise, et son aspect est des plus pittoresques, des plus variés ; qu'on y arrive de Saint-Remy, de Rambouillet ou de la route de Dampierre, on est également frappé de la situation exceptionnelle de cette petite ville.

Il se faisait autrefois à Chevreuse un commerce considérable de laines et de cuirs, et l'Yvette, cette douce rivière qui fait tourner encore de nombreux moulins, voyait sur ses bords d'importants établissements de tanneries. Ces derniers se trouvaient dans l'enceinte même de la ville, en C du plan général, pl. 2. Les foires et les marchés attiraient aussi un grand nombre d'étrangers, et les hôtelleries par cette raison y étaient considérables et bien tenues. Ces industries diverses sont complétement abandonnées aujourd'hui, et Chevreuse se borne à cultiver la terre, à produire des fleurs, des fruits, des légumes. La population s'élève à 1,800 habitants environ.

Si l'on veut bien jeter les yeux sur la planche 2, où nous avons figuré un plan de la ville et des faubourgs, sans tenir compte de la topographie du terrain, on verra que la ville était autrefois parfaitement fortifiée et qu'une partie considérable des murs est encore debout. Ces murs, élevés à plusieurs époques, aboutissaient à l'enceinte du château et s'étendaient dans la plaine jusqu'au delà de l'Yvette. Les parties tracées en lignes ponctuées ont cessé d'exister; mais il nous a été facile de les retrouver exactement à l'aide de traditions, de fragments existant encore et qui nous ont servi de points de repères. Nous indiquerons notamment les deux tours, en O, près desquelles sont aussi un reste des anciens

fossés, et en F, I et J, des parties de tours semi-cylindriques conformes à celles qui existent encore ailleurs.

Les murs de Chevreuse furent élevés à deux époques : la partie la plus ancienne, dont il reste très-peu de chose, en P, remonte au règne de Charles VI, et le reste date seulement de la seconde moitié du XVI[e] siècle, à l'époque des guerres de religion. Les portes de ville étaient en assez grand nombre, mais aucune ne reste debout, et leurs noms seuls nous ont été conservés. C'était d'abord, rue de Versailles, la porte Pince-Loup, en D du plan, qui, avec la porte de la Geôle, en J, appartenait à l'enceinte primitive. La porte Sainte-Barbe, en E, rue de Versailles également, fut élevée en même temps que les nouveaux murs, à la fin du XVI[e] siècle : elle avait une tour carrée au midi. En contournant l'enceinte du côté de la plaine, on voyait ensuite, rue de Dampierre, en F, la porte Saint-Michel, dont un reste, ou tout au moins une des tours de l'enceinte, fut détruit lors de la construction de la salle d'asile élevée sur cet emplacement. En G, rue de Rambouillet, était la porte du Pont-au-Bassin. Après avoir traversé l'Yvette on arrivait, en H, à la porte de la planche Saint-Germain, composée de deux tours, et enfin, rue de Paris, à la porte de ce nom, en I du plan.

En A existe encore une ancienne maison dont la décoration intérieure est seule intéressante, et connue sous la dénomination de fief des étuves; en B est l'ancienne auberge *du Lys*. La maison dite des Bannières, désignée sous ce nom dans le terrier de 1668, se voit en C; en K, et en N, existent des maisons dont nous reparlerons dans les chapitres suivants.

La place des Halles est encore le point central de la ville; mais le vaste bâtiment qu'on y voyait autrefois n'existe plus depuis 1793 : la plupart des maisons qui l'entourent sont modernes ou tout au moins modernisées, et ce lieu autrefois si plein de vie n'offre aucune animation ni aucun caractère d'ancienneté.

On voyait encore, il y a quelques années, en L, le pressoir banal, bâtiment sans importance et sans intérêt artistique, et, du côté opposé, en M, une croix de carrefour détruite également.

Selon l'antique usage, le cimetière est voisin de l'église paroissiale; mais il existait un autre champ de repos appelé, nous ne savons trop pourquoi, cimetière des pauvres, et situé en dehors des murs de la ville : tout dernièrement encore, on y a retrouvé un certain nombre d'anciennes sépultures.

L'hospice de Chevreuse est complétement isolé de la ville et construit depuis peu : il est dû, ainsi que plusieurs autres établissements d'utilité publique, à la générosité du duc de Luynes.

Nous n'avons pu indiquer sur le plan général la chapelle de Saint-Lubin, sur

la route de Paris : elle se trouve beaucoup plus loin, à peu près à mi-chemin de Saint-Remy, et mérite à peine d'être signalée. Nous ne voulons pas nous étendre plus longuement sur la physionomie actuelle de la ville, et nous nous bornerons, en terminant ce chapitre, à nommer quelques-unes des personnes qui, par leurs travaux ou le rôle qu'elles ont joué dans notre pays, ont pu jeter quelque relief sur leur pays natal.

Parmi les personnages un peu marquants nés à Chevreuse, voici ceux qui méritent, il nous semble, d'être mentionnés.

Ce sont :

Martin le Roy, sieur de Gomberville, 1600-1674, poëte et romancier, membre de l'Académie française à sa création. Il s'essaya également à écrire l'histoire, mais son penchant le ramenait à la poésie et au roman ; quelques-unes de ses œuvres, en ce dernier genre, eurent même une grande vogue en leur temps, entre autres *la Cythérée* (1642), qui compta jusqu'à neuf éditions ;

Antoine Bruneau, avocat et écrivain du XVIIIe siècle ;

Pierre Prudhomme, chirurgien, mort en 1708 ;

Montardier 1747-1802, membre du Corps législatif et du conseil des Cinq-Cents ; et enfin

Ambroise Gauthier, avocat, 1776-1829.



IV.

L'ÉGLISE PAROISSIALE.

L'église paroissiale de Chevreuse, sous l'invocation de saint Martin, est un des édifices les plus irréguliers, comme plan, qu'il nous ait été donné de voir : le chœur est, en effet, violemment incliné à droite, et la courbe de l'abside, au lieu d'être un demi-cercle parfait, forme une sorte d'ellipse dont les points de centre sont à peu près introuvables. Les piliers du chœur sont irrégulièrement disposés, et les voûtes adoptent des formes qui ne peuvent guère être proposées comme modèles.

L'église est, selon toute probabilité, contemporaine du prieuré de Saint-Saturnin, dont les restes se voient tout près de là. Il subsiste une assez grande partie des constructions primitives, mais dissimulées par des réparations et des modifications successives. Un violent ouragan renversa en 1308 la flèche du clocher, et le chevet tout entier eut particulièrement à souffrir de ce désastre qui motiva sans doute la reconstruction de l'abside à la fin du xve siècle[1].

La nef ne possède que deux travées, avec bas côtés, et celles-ci présentent une largeur en disproportion avec le reste de l'église; mais c'est une des parties les plus anciennes de l'édifice, et on peut la faire remonter sans crainte jusqu'au XIIe siècle. Cette nef est d'ailleurs dépourvue de tout intérêt, par un remaniement récent qui semble en avoir amoindri le caractère : très-insignifiante comme construction, elle est à peu près nulle au point de vue décoratif.

La tour entière du clocher est ancienne aussi et contemporaine de la nef,

1. Il y avait autrefois cinq cloches dans le clocher : la seule qui existe encore avait été fondue en 1659 et avait eu pour parrain et marraine le duc Charles d'Albert de Luynes et la duchesse de Chevreuse, sa mère. — Cassée en 1729, elle fut refondue la même année.

c'est-à-dire du XIIe siècle; à défaut de la construction même, des corbeaux sculptés à la corniche inférieure sont empreints du caractère de cette époque, et permettent d'assigner une date à ce clocher, percé, aux deux étages, de baies ogivales accouplées.

La partie L des murs du collatéral (voy. pl. 18), l'escalier du clocher et des combles M, et peut-être aussi les piliers octogones du chœur, nous semblent dater du XIIIe siècle. Les voûtes du chœur et des collatéraux ont été reconstruites vers 1614, et des clefs de voûte de bon goût contribuent à leur donner quelque intérêt. Les matériaux employés dans la construction sont : le grès dans toute la partie inférieure du chevet, et la pierre meulière dans toute la partie primitive.

Deux verrières anciennes subsistent encore, mais non dans leur intégralité absolue : la plus intéressante des deux représente une Annonciation, et a été donnée par *maître Audiger,* le jour de l'an 1614.

On remarque aussi de très-belles portes en bois de la fin du XVe siècle, parfaitement conservées et d'un travail qui ne laisse rien à désirer; puis, un escalier en bois de la même époque, conduisant à la tribune de l'orgue.

Depuis une quinzaine d'années, des travaux importants d'assainissement et de restauration intérieurs et extérieurs ont été faits, grâce à la générosité de plusieurs habitants du pays [1]; M. de Coubertin notamment, dont le château est situé entre Saint-Remy et Chevreuse, a couvert les parois du chœur, au-dessus des arcades, de fresques d'un excellent style et d'une exécution remarquable. On ne peut que féliciter cet artiste de faire un si noble usage de son talent [2].

Notre planche 19 montre la façade principale de l'église donnant sur le

1. Parmi ces personnes, il faut nommer M. Charles Brouty, architecte à Paris, qui non-seulement a dirigé en grande partie la restauration de l'église, mais encore a contribué de ses deniers à cette restauration.

2. Les sujets traités par M. de Coubertin sont :

Sur le côté du nord : *Jesu bone Pastor,* le Bon Pasteur. — *Jesu patientissime,* le Christ à la Colonne. — *Consolatrix afflictorum,* la sainte vierge console une femme qui lui présente son enfant malade. — *Regina martyrum,* la sainte Vierge lève vers le ciel les flèches, instrument du martyre de saint Sébastien. — *Sante Leobine.* — *Saint Lubin prêchant l'Évangile.* — *Sante Egidius.* — *Saint Gilles guérissant un enfant malade.*

Sur le côté du midi : *Jesu rex gloriæ,* le Christ ressuscitant. — *Jesu mitis et humilis corde,* le Christ bénissant les enfants. — *Mater Christi,* la Nativité de Jésus-Christ. — *Janua Cœli,* la sainte Vierge ouvrant le ciel à une jeune fille. — *Sancte Martine,* saint Martin partageant son manteau. — *Sancta Maria-Magdalena,* sainte Marie-Magdeleine accompagnée par les saintes Femmes se rend au sépulcre.

Les voûtes du chœur sont peintes aussi, et des ornements en style du XIIIe siècle accompagnent les sujets principaux. Le maître-autel de l'église est moderne et un peu riche, il nous semble. Nous lui préférons deux autels en R, modernes aussi, exécutés soigneusement en pierre et accompagnés de peintures d'un fort bon style. — M. Bourbon a sculpté ces autels et M. Lud. Morize les a décorés de peintures.

Parmi les tableaux qui ornent ce sanctuaire, signalons une copie du *Christ en croix* de Prud'hon, par M. de Coubertin ; une *Transfiguration* de l'école de Le Brun ou peut-être même de ce maître, et une *Cène* par Restout, portant la date de 1741.

cimetière : on voit qu'elle est assez dépourvue d'intérêt et d'une pauvreté primitive que rachèteront difficilement la croix antéfixe du pignon, les pinacles et la rose en pierre factice que l'on vient d'ajouter. Ces additions récentes ont nécessité la pose d'un échafaudage que nous avons cru bon de reproduire, afin de conserver un caractère pittoresque à la gravure : si les archéologues étaient jamais tentés de nous reprocher cette licence, les artistes, en revanche, n'hésiteraient pas, croyons-nous, à l'excuser.

Nous montrons, pl. 20, une perspective intérieure de l'église qui confirmera tout ce que nous avons dit relativement à son peu d'intérêt. Nous regrettons toutefois, mais un peu tard malheureusement, de n'avoir pas gravé, au lieu de cette vue perspective, une coupe longitudinale qui aurait montré les belles peintures de M. de Coubertin. A défaut d'une construction intéressante, le lecteur aurait eu du moins un bel exemple de décoration murale sous les yeux.



V.

LE PRIEURÉ DE SAINT-SATURNIN.

Vis-à-vis de l'entrée principale de l'église, on voit les restes de l'abbaye de Saint-Saturnin, dépendant autrefois de l'abbaye de Bourgueil, et dont l'origine remonte à la fin du xe siècle : deux siècles après, elle était convertie en simple prieuré. Fort maltraitée ensuite par les guerres de religion, l'église fut réduite, vers 1597, à deux travées prises dans l'un des collatéraux : le prieur, Jean Bagereau, conseiller au parlement, obtint de l'évêque l'autorisation de rétrécir ainsi ce sanctuaire. Enfin, en 1698, le prieuré, qui était depuis longtemps sans religieux, fut uni par Louis XIV à la maison de Saint-Cyr.

A force de recherches et grâce à l'obligeance de M. Morize, nous avons pu retrouver exactement le périmètre de l'ancien vaisseau, et nous l'avons gravé, pl. 18, avec les constructions élevées dans ces derniers temps[1]. L'église comprenait six travées avec bas côtés et se terminait par un chevet carré. On voit encore, noyés dans la maçonnerie moderne, quatre des anciens piliers octogones de la nef. En E est installée l'école communale du pays; en H, un puits est creusé dans l'épaisseur du mur : le reste de l'église, au delà du passage, est converti en magasins. La planche 21 montre l'état actuel de la nef et du collatéral pris du point N du plan.

La porte principale, en P, est ouverte, au nord, vis-à-vis de l'église paroissiale : c'est, avec trois contre-forts assez mutilés, tout ce qui reste de ce côté du prieuré ; mais cette porte, on peut le dire sans hésiter, est une œuvre réussie, qui méritait d'être reproduite par la gravure. Elle présente bien tous les caractères

1. Les parties foncées indiquent ce qui reste de l'ancienne église, et les parties claires tout ce qui a été ajouté à différentes époques. Les piles gravées au simple trait n'existent plus.

de l'architecture de transition de la fin du XIIe siècle, où le plein cintre commence à être remplacé par l'ogive. La forme de l'arcade est large et peu élevée; c'est une ogive qui n'ose pas encore s'accuser, mais offrant malgré cela de la grâce et de l'ampleur. On y remarque, comme décoration des moulures, les ornements employés de préférence à cette époque : des chevrons brisés, des fleurons à quatre lobes, des feuilles en forme de rez de cœur, et, à la naissance de la moulure supérieure, d'énormes têtes grossièrement sculptées, ayant servi peut-être à supporter un porche en bois : ces têtes sont prises dans des assises des contre-forts. (Voy. la pl. 23 et fig. 10, ci-dessous, le profil de l'archivolte.)



Fig. 10

Toute cette porte, soigneusement appareillée, est en pierre de taille; mais les contre-forts sont en meulière très-poreuse et le reste en moellon enduit d'un crépi. Les colonnes sont d'une seule pierre; malheureusement, l'une d'elles est absente, ainsi que son chapiteau. Nous montrons, fig. 11, le profil de leur base à 10 centimètres pour mètre, et, fig. 12, le plan de l'embrasure et du contre-fort à 5 centimètres. L'ouverture de la porte, légèrement agrandie depuis peu, a perdu par cette modification la rangée de boutons de fleurs qui l'encadrait si gracieusement[1].

1. On a retrouvé dernièrement les traces d'une porte fort ancienne à la façade principale en P du plan. Cette ouverture en plein cintre à double rang de claveaux en pierre est murée et cachée maintenant par l'enduit de la façade.

Il est inutile de dire que la statue de saint Saturnin, évêque, placée dans une niche, au tympan de la porte, est moderne : c'est une œuvre médiocre et sans intérêt de la fin du XVII[e] siècle.

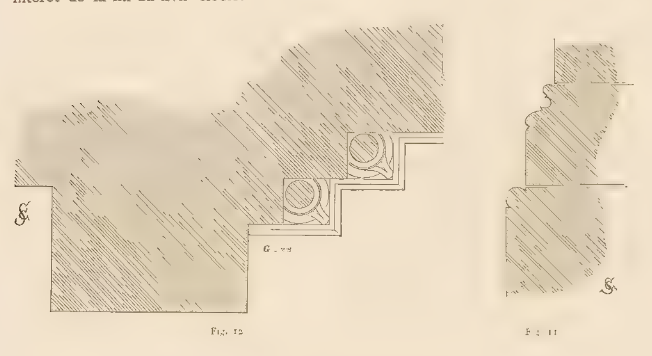


Fig. 12 Fig. 11

Il nous reste à dire quelques mots de l'intérieur de la chapelle actuelle, réduite, en 1698, à deux travées de l'ancien vaisseau. La fig. 12 en montre la coupe longitudinale, et la fig. 13 la coupe transversale, à 5 millimètres pour mètre.

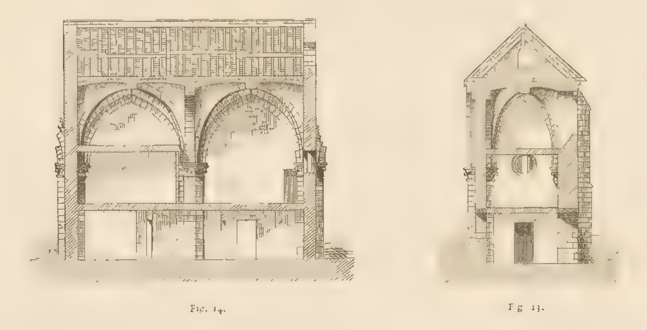


Fig. 14. Fig. 13.

Bien qu'élevée en meulière, l'église de Saint-Saturnin était une construction soignée, dont les voûtes surtout accusent une certaine expérience de l'art. Deux de ces voûtes seulement sont conservées, et abritées aujourd'hui par un comble à deux pentes. Des planchers sont établis dans la hauteur totale de la chapelle.

On retrouve encore, à l'intérieur et à l'extérieur, des chapiteaux de décoration

assez simple, mais d'un beau caractère, et offrant cette particularité d'être taillés dans la meulière, pierre ingrate s'il en fut, et peu propre à la sculpture. Nous en montrons à une grande échelle, figures 15 et 16, deux des mieux conservés, sur le tailloir desquels s'appuient les arcs doubleaux et les colonnettes destinées à supporter les arcs ogives.

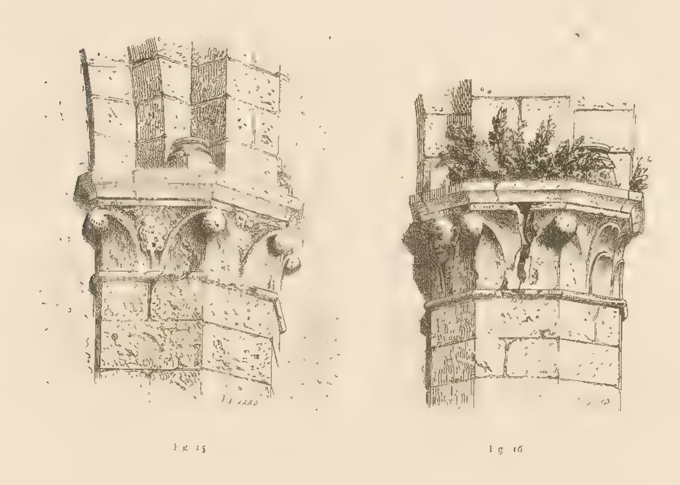


Fig. 15 Fig. 16

Il y avait encore à Chevreuse une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, et attenante à l'ancien hospice. Quant à la chapelle de Saint-Lubin, reconstruite en 1845, nous avons déjà dit qu'elle ne méritait aucune espèce de mention, et nous la passerions sous silence, sans la belle pierre tumulaire de Guillaume Salenbien qui s'y voyait avant d'être transportée au château de Dampierre (voy. pl. 24). Cette tombe laisse voir un personnage en costume du temps, les mains jointes et la tête abritée par un dais : deux chiens, emblèmes de la fidélité, sont à ses pieds, tandis que, selon l'usage, des anges thuriféraires sont gravés au sommet. On lit, en belles lettres du XIIIe siècle et disposées en bordure, l'inscription suivante :

ICI GIST. GUILLAUME SALENBIEN BORGOIS
DE PARIS. DEX AIT DE S AME MERCI AMEN. DITES
PATER NOSTER VOS Q PAR CI PASSEZ.
JADIS FUS CE QUE ESTES : CE Q SUIS VOS SEROIZ.

Vers la fin du XIIe siècle, il existait à Paris une famille Saille-en-bien (saliens in bonum). Plusieurs de ses membres étaient bourgeois de Paris ; et l'un d'eux a donné son nom à une ruelle près de l'église de Saint-Séverin, aujourd'hui l'impasse Salembrières.

La tombe du bourgeois du XIIIe siècle se trouve malheureusement brisée ; et son milieu porte encore les traces d'un feu de bivouac que les soldats alliés y allumèrent en 1815.



VI.

MAISONS REMARQUABLES.

Nous avons dit que l'on pouvait voir encore une assez grande partie des murs flanqués de tour qui défendaient autrefois la ville de Chevreuse; il n'en est pas de même des habitations anciennes, des maisons qui, à l'exception de quelques-unes, ont presque toutes disparu pour faire place à des constructions plus ou moins récentes. Si la ville actuelle présente encore, par ses dispositions générales et par le percement de ses rues, l'aspect d'une cité du moyen âge, on s'aperçoit à l'examen qu'habitations et habitants sont de notre époque et dans l'esprit du siècle.

Une des maisons les plus curieuses de Chevreuse, sinon des plus remarquables, est connue sous le nom de *Maison des bannières,* et se voit rue de Versailles n° 14, près de l'ancienne porte Pince-Loup. Nous ignorons d'où peut lui venir cette dénomination qui lui est donnée dès 1668, dans le terrier de Chevreuse[1]. C'est un hôtel privé qui paraît avoir été assez considérable et habité par des personnes de distinction : il remonte au commencement du xve siècle. Très-soigné comme construction, il offre encore des parties dignes d'intérêt et même d'étude; et nous espérons qu'un jour ou l'autre, notre ami Abel Boudier, architecte né à Chevreuse, voudra bien le relever et en faire

1. Elle est ainsi désignée dans le terrier : « Une maison sise à Chevreuse, rue Pinceloup, appelée les Bannières, consistant en chambre basse et salle à côté y ayant deux chauffe-pieds, chambre au-dessus avec cheminée... » M. Moutié paraît convaincu que la maison des Bannières n'était autre chose que celle des *banniers,* c'est-à-dire l'hôtel où les droits de banalité étaient perçus. Selon lui la maison devait contenir le four banal, et les celliers ou caves destinées à recevoir les vins prélevés sur le pressurage public. — Le mot *bannier,* substantif et synonyme de *messier,* désignait le garde des vignes et des fruits ; il recevait les amendes et était nommé par le seigneur. — Bannier, adjectif, avait le sens de bannal et s'appliquait aux personnes assujetties au droit du ban. M. Moutié est-il dans le vrai en faisant cette supposition? Nous n'oserions l'affirmer : il faut admettre toutefois que la chose est possible.

une restitution. En examinant avec soin, et mieux que nous ne l'avons fait nous-même, le vieux logis, il arrivera à lui rendre son ancienne physionomie et à montrer toutes ses qualités de construction et de décoration.

La façade sur la rue est maintenant dépourvue de tout intérêt, et c'est dans la cour qu'il faut pénétrer pour se rendre compte de l'importance de la maison. Là, on aperçoit un corps de logis contenant l'escalier, dont la porte, inscrite dans une ogive, est arrondie aux angles. Cet arc inscrit dans un autre, est surmonté d'un tympan plein, au centre duquel on a taillé, au milieu d'un immense bloc de grès, une charmante petite console destinée à recevoir la statue de la Vierge ou du saint patron du logis. La console est intacte, mais la statue est absente; les iconoclastes ont passé là.

Un bandeau en talus avec larmier, bandeau tournant tout autour du bâtiment, se voit au-dessus de la porte, et trois ouvertures au cadre mouluré indiquent par leur disposition la révolution de l'escalier, dont les marches, à l'exception des trois premières, sont en bois. Sur le pan coupé de ce corps de bâtiment, on voit au sommet un bandeau amorti obliquement aux extrémités, dont nous ignorons la destination. Une pierre saillante, sorte de corbeau triangulaire, se présente ensuite à la dernière assise de la construction et semble être l'amorce d'une partie complétement disparue. Tout ce côté de la maison, en grès fin, soigneusement appareillé est couvert d'un comble moderne.

A la droite de cet escalier disposé en retour d'équerre, on voit le grand corps de bâtiment dont le pignon s'élève sur la rue. Le rez-de-chaussée a conservé en entier une belle fenêtre rectangulaire avec meneau pris dans toute l'épaisseur du mur : une fenêtre semblable existe à côté, mais, moins heureuse que la précédente, elle est privée de sa croisée de pierre et complétement défigurée. Le premier étage devait avoir des fenêtres identiques; mais, refait presque en entier, il n'offre plus à cette heure que des ouvertures sans caractère. Tout ce rez-de-chaussée, comme la loge de l'escalier, est contruit en beau grès fin, appareillé avec soin.

Un bâtiment, en partie ancien, et sous lequel est pratiqué un large passage conduisant à une arrière-cour, s'appuie au côté gauche de l'escalier. Ce bâtiment vient ajouter sans doute au pittoresque de la cour, mais son examen et celui des masures voisines excitent en même temps des regrets de voir cette ancienne maison du xve siècle ainsi dégénérée et défigurée. (Voy. pl. 25 une perspective de cette cour dans son état actuel.)

Au numéro 43 de la rue de Paris, en K du plan général, on voit encore, au fond d'une cour, une ancienne maison assez curieuse, mais par malheur fort dénaturée. Les façades n'offrent plus rien qui soit digne de remarque, et il faut pénétrer à l'intérieur ou descendre dans les caves pour constater l'an-

cienneté et l'intérêt du logis. Un escalier en bois vermoulu, et dans un état tel qu'il n'est pas sans danger d'en gravir les marches, conduit jusqu'au deuxième étage, converti en atelier de menuiserie. C'est dans cette partie du logis que l'on remarque une de ces belles et vastes cheminées comme on les faisait autrefois, dont le manteau atteignait aux solives du plancher, et où toute une famille pouvait, sans gêne aucune, prendre place au foyer. La cheminée en question, qui nous paraît remonter au règne de Henri IV ou aux premières années de Louis XIII, n'est pas en pierre, mais en plâtre habilement travaillé. Elle est décorée de moulures de bon goût, et son manteau, porté par d'énormes consoles d'un galbe heureux, est orné en son milieu d'un cadre destiné à recevoir une peinture quelconque. Sur le linteau, à la base du cadre, et dans un cartouche des plus simples, on lit l'inscription suivante, sentence à la fois profonde et sage :

QVIDQVID AGAS SAPIENTER
AGAS RESPICE FINEM.

La même pièce montre aussi des portes en bois de l'époque et un puits ancien qui permet de puiser l'eau à chacun des étages. Les caves sont fort anciennes aussi, et, à notre avis, extrêmement curieuses comme construction.

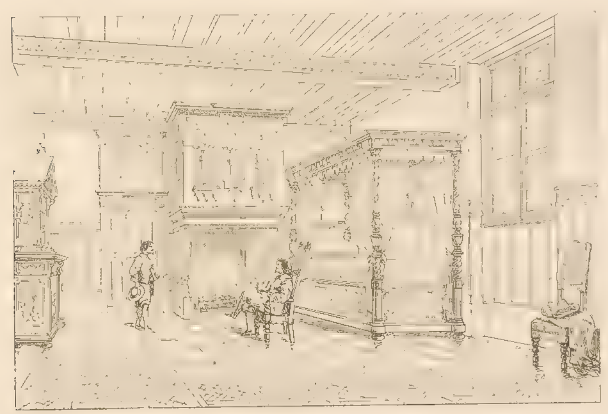


Fig 17

La maison dite des Vieilles Étuves, dont l'entrée est actuellement dans la ruelle du Mandar, en A du plan général, n'offre rien non plus à l'extérieur

qui puisse attirer l'attention : elle remonte pourtant, comme le précédent logis, aux premières années du XVIIe siècle et possède au premier étage une salle en mauvais état, il est vrai, mais ayant conservé intacte son ancienne disposition. Les portes en bois sont anciennes ainsi que le carrelage, et les solives du plancher ont conservé des traces de peintures : elles sont peintes en rouge avec ornements et fleurons blancs. Les fenêtres ont été conservées aussi, et, chose plus précieuse, une vaste cheminée, décoration capitale de la salle, vient ajouter encore à l'impression que l'on éprouve en présence de ces restes intéressants du passé[1].

C'est à la façade principale de cette ancienne demeure que l'on voyait, il y a quelques années, un écusson en pierre au milieu duquel sont sculptés deux couteaux de tanneurs superposés, indice certain que la maison fut construite ou habitée par une famille exerçant cette profession. La maison, la porte et l'écusson qui la surmontait, ont disparu : mais ce dernier a été, nous dit-on, transporté dans une maison moderne (voy. fig. 18).



Fig. 18.

Nous n'avons pu indiquer sur le plan de la ville la belle maison du XVIe siècle que l'on voit sur la route de Saint-Remy, à la croix de Saint-Lubin, et tout près de l'ancien moulin banal. Cette maison, assez bien conservée, montre, à l'arc surbaissé de la porte principale, un écusson orné d'un H ou plutôt d'anilles accouplées. Les fenêtres sont rectangulaires, munies d'appuis et de meneaux moulurés, absents pour la plupart aujourd'hui.

La façade postérieure offre des dispositions presque identiques, et l'on y retrouve, mais assez défigurées, par exemple, les belles fenêtres de la face principale. La construction est partie en grès appareillé et partie en moellon recouvert d'un crépi.

1. M. Abel Boudier a bien voulu dessiner pour nous, fig. 17, une restitution complète de cette salle avec son ameublement, et donner ainsi une idée de ce que pouvait être le logis d'un bourgeois de Chevreuse au temps de Henri IV ou de Louis XIII.

Rue Lalande, en B du plan, est indiquée une maison sans aucune apparence extérieure, mais qui peut cependant remonter à l'époque de Louis XIV. Il n'y subsiste qu'une galerie de bois assez jolie et une grande cheminée en plâtre sans intérêt décoratif.

Indiquons encore, rue de Versailles, en N du plan, deux maisons dont les caves très-anciennes offrent des dispositions particulières, et, à la façade d'une maison, rue de la Mairie, n° 27, un bas-relief en marbre blanc représentant le sacrifice d'Abraham. Enfin au n° 38 de la rue de Paris, au sommet d'un pignon donnant sur une ruelle, on aperçoit le curieux corbeau ou console que nous montrons fig. 19.

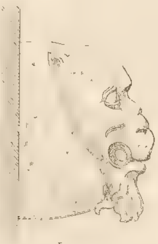
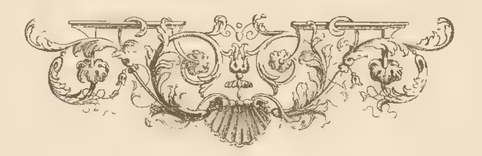


Fig. 19

N'omettons pas non plus, puisque nous croyons devoir signaler même les débris et fragments de quelque valeur, un joli bénitier du XV[e] siècle en pierre, qui se voit dans le cimetière, au pied de la croix. Il provient, selon toute probabilité, de l'église paroissiale et avait été déposé, nous ne savons à quelle époque, dans le jardin d'une propriété voisine. Nous faisons des vœux pour qu'on refasse à ce bénitier sculpté le pied qui lui manque et pour qu'on le rende à sa destination première.



VII.

LE DONJON DE MAUREPAS.

On a vu, par le résumé historique donné précédemment, que la châtellenie de Maurepas avait été possédée pendant de longues années par les seigneurs de Chevreuse. Il était donc difficile, après avoir montré aussi complétement le château des sires de Chevreuse, de ne pas décrire et montrer à son tour celui de Maurepas; d'autant plus que ses ruines se présentent sous un aspect éminemment pittoresque.

Le village de Maurepas est situé au bord de la vaste plaine de Trappes et du vallon qui donne naissance à la Mauldre, à 12 kilomètres nord-ouest de Chevreuse. C'était autrefois le chef-lieu d'une châtellenie inféodée à une famille qui prit le nom de Maurepas, et dont les premiers membres connus existaient à la fin du règne de Philippe Ier. Ces seigneurs tenaient leur fief des châtelains de Chevreuse, qui le tenaient eux-mêmes de ceux de Choisel. En 1278, Jean de Choisel vendit à l'évêque de Paris son droit seigneurial sur la châtellenie de Maurepas qui, après avoir été possédée au XIVe siècle par les seigneurs de Chevreuse de la maison d'Amboise, passa ensuite aux mains de Pierre de Chevreuse et de ses successeurs.

Le cardinal de Lorraine incorpora la châtellenie de Maurepas au duché de Chevreuse vers 1517 : détachée du duché en 1691, elle fut érigée en comté au profit d'un membre de la famille de Pontchartrain; elle appartint ensuite à J.-Fréd. Phélippeaux, ministre bien connu sous le nom de comte de Maurepas.

Le château, depuis très-longtemps converti en bâtiments de ferme, ne présente aucune partie antérieure au XVe siècle. C'est à l'angle sud du manoir que s'élèvent, sur une motte circulaire, les ruines pittoresques et encore imposantes du vieux

donjon du XIe siècle. Il ne reste plus aujourd'hui qu'une moitié de cette tour cylindrique, flanquée, de la base au sommet, de quatre éperons ou contre-forts, larges et peu saillants (voy. fig. 20 le plan du donjon au rez-de-chaussée). Ses murs

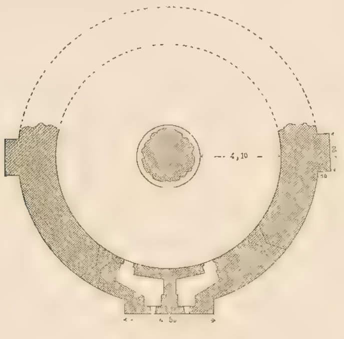


Fig. 20.

ont 2 mètres d'épaisseur et son diamètre est de 15 mètres : la hauteur totale du donjon mesure 20 mètres environ. Dans le contre-fort de l'est est pratiqué un coffre de cheminée, et dans celui du midi on voit des cabinets de latrines s'ouvrant sur le premier étage (voy. fig. 21 une coupe faite sur le milieu du contre-fort; fig. 22, l'entrée des latrines et fig. 23 une fenêtre du rez-de-chaussée à l'intérieur).

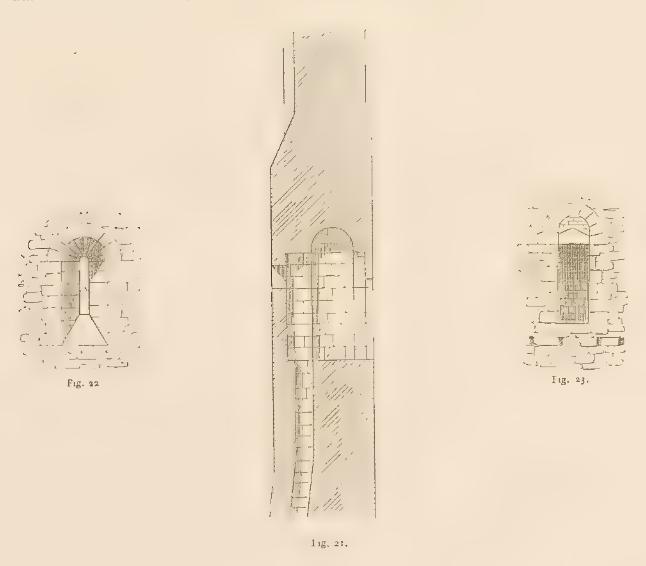
Les étages n'étaient pas voûtés, et le pilier central destiné à supporter les planchers est en grande partie détruit. Au sommet des contre-forts, on retrouve encore les restes d'échauguettes disposées en encorbellement. A cette hauteur, le couronnement du donjon est percé de baies carrées paraissant indiquer autrefois l'existence de hourds en bois, comme en possédaient la plupart des édifices de ce genre. On retrouve aussi des traces de la chemise en maçonnerie qui protégeait la base de la tour.

La construction entière du donjon est vraiment remarquable et ne laisse rien à désirer : les contre-forts et l'encadrement des baies sont en meulière soigneusement appareillée; les autres parties sont également en meulière non appareillée et liée par un mortier de chaux formant une masse qui défiera longtemps encore, il faut l'espérer, les injures du temps.

Les restes du donjon de Maurepas et du château ont un caractère franche-

6

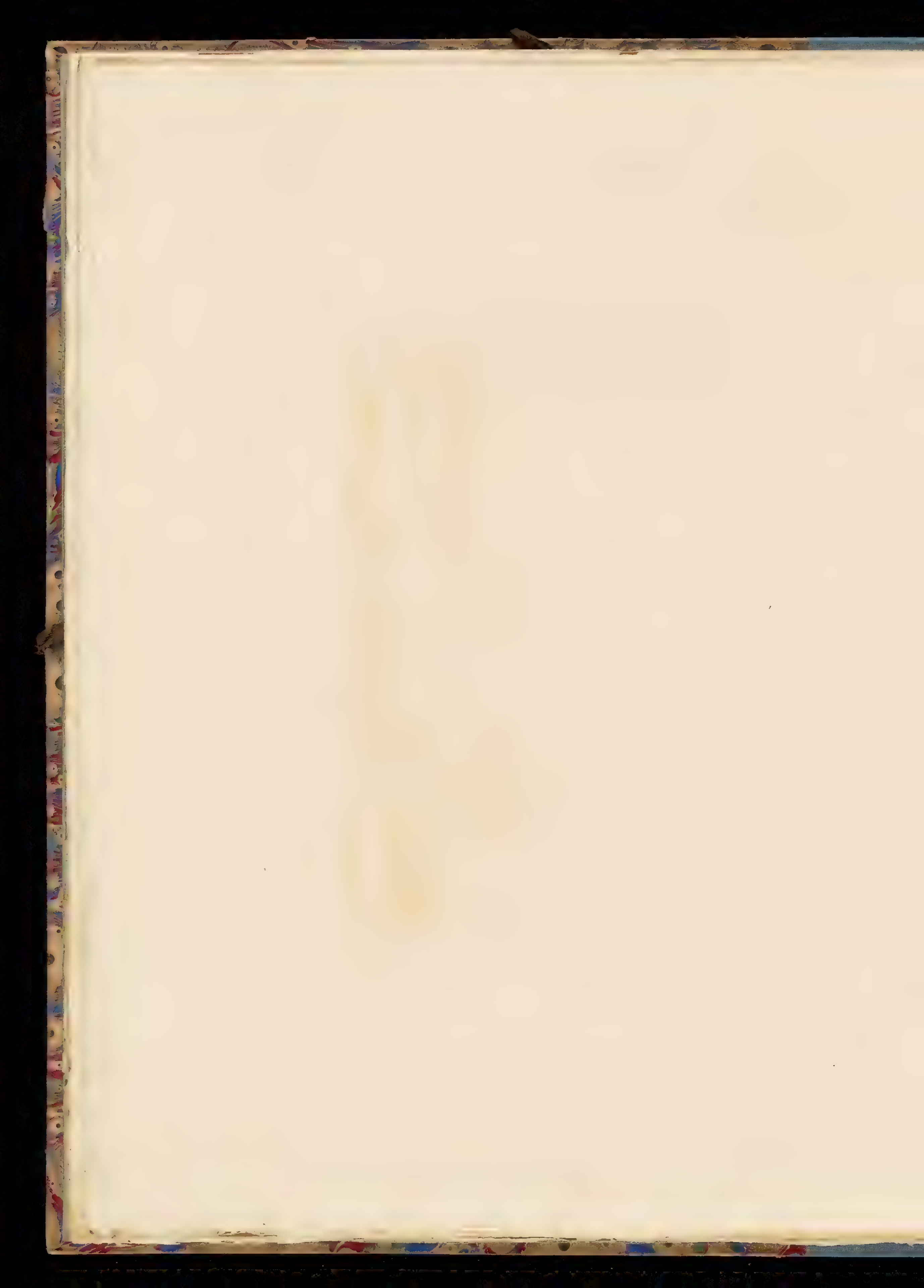
ment pittoresque qui attire et séduit : le lierre, ce compagnon fidèle des ruines, y joue un rôle considérable; non-seulement il grimpe capricieusement le long des parties ruinées de la tour, mais encore il envahit une grande partie des bâtiments de l'enceinte, où il est pour ainsi dire passé maître, et vient colorer


Fig. 22 Fig. 23. Fig. 21.

vigoureusement tout un angle du château. Il faut ajouter toutefois, malgré la satisfaction que l'on éprouve à la vue de ruines aussi intéressantes et aussi artistiques, qu'on préférerait encore voir le vieux donjon de Maurepas au grand complet, avec son couronnement, ses échauguettes, ses hourds et la belle toiture conique qui en augmentait considérablement la hauteur.



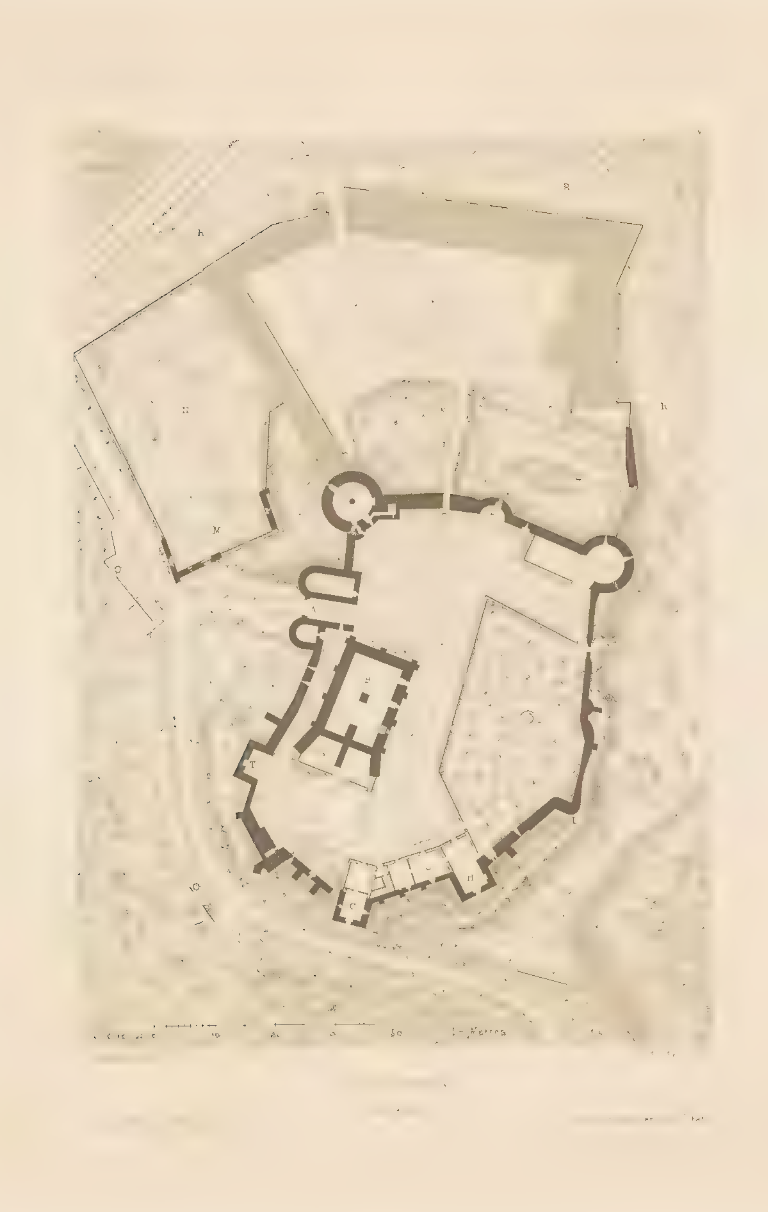
TABLE DES PLANCHES.



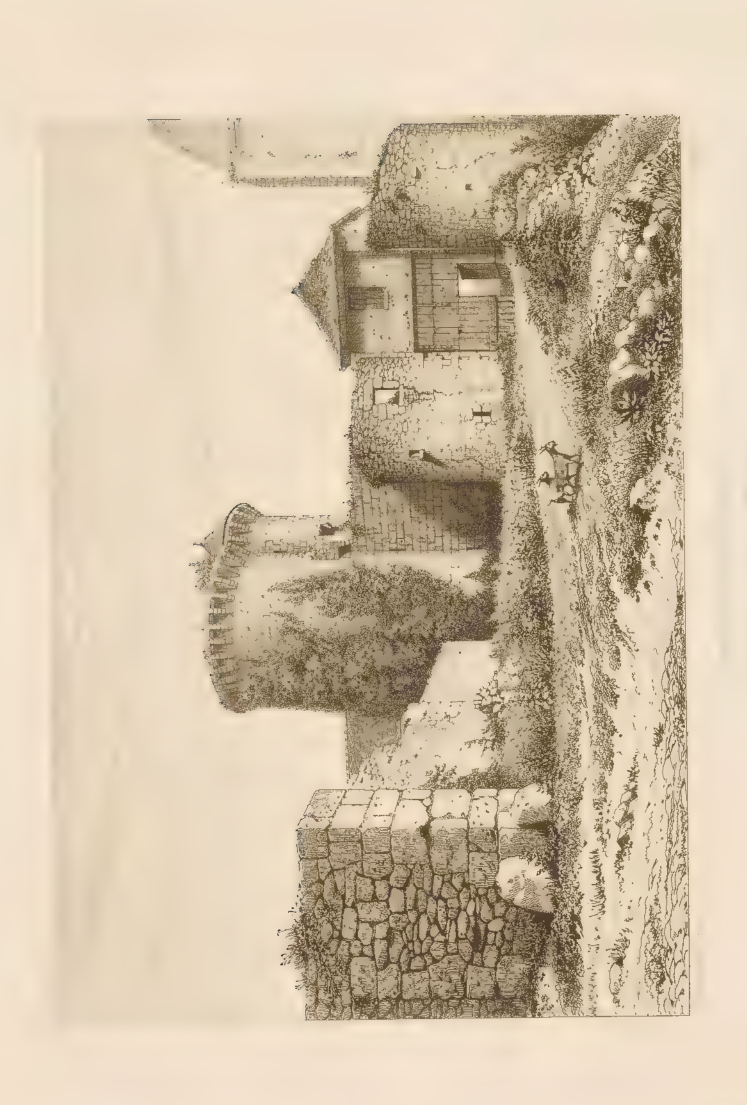






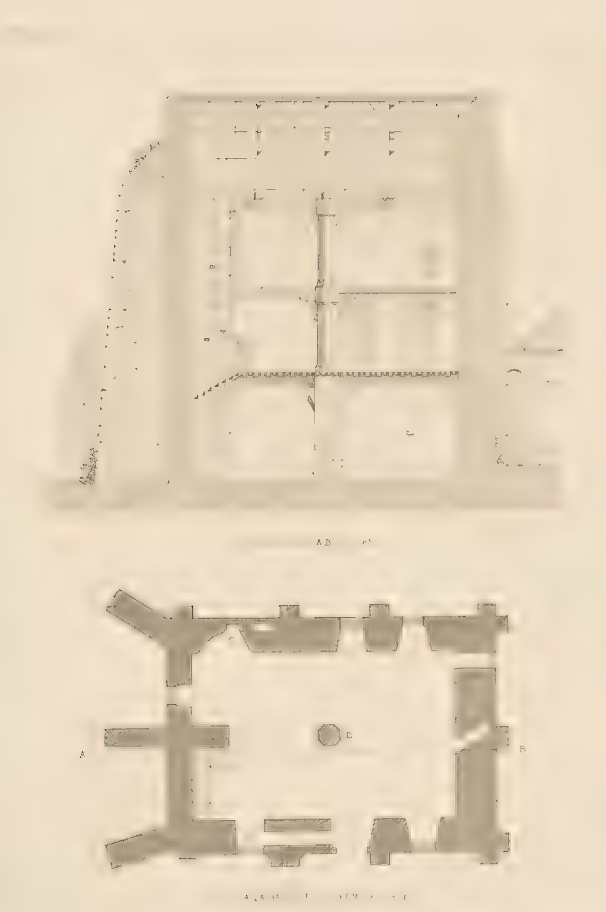




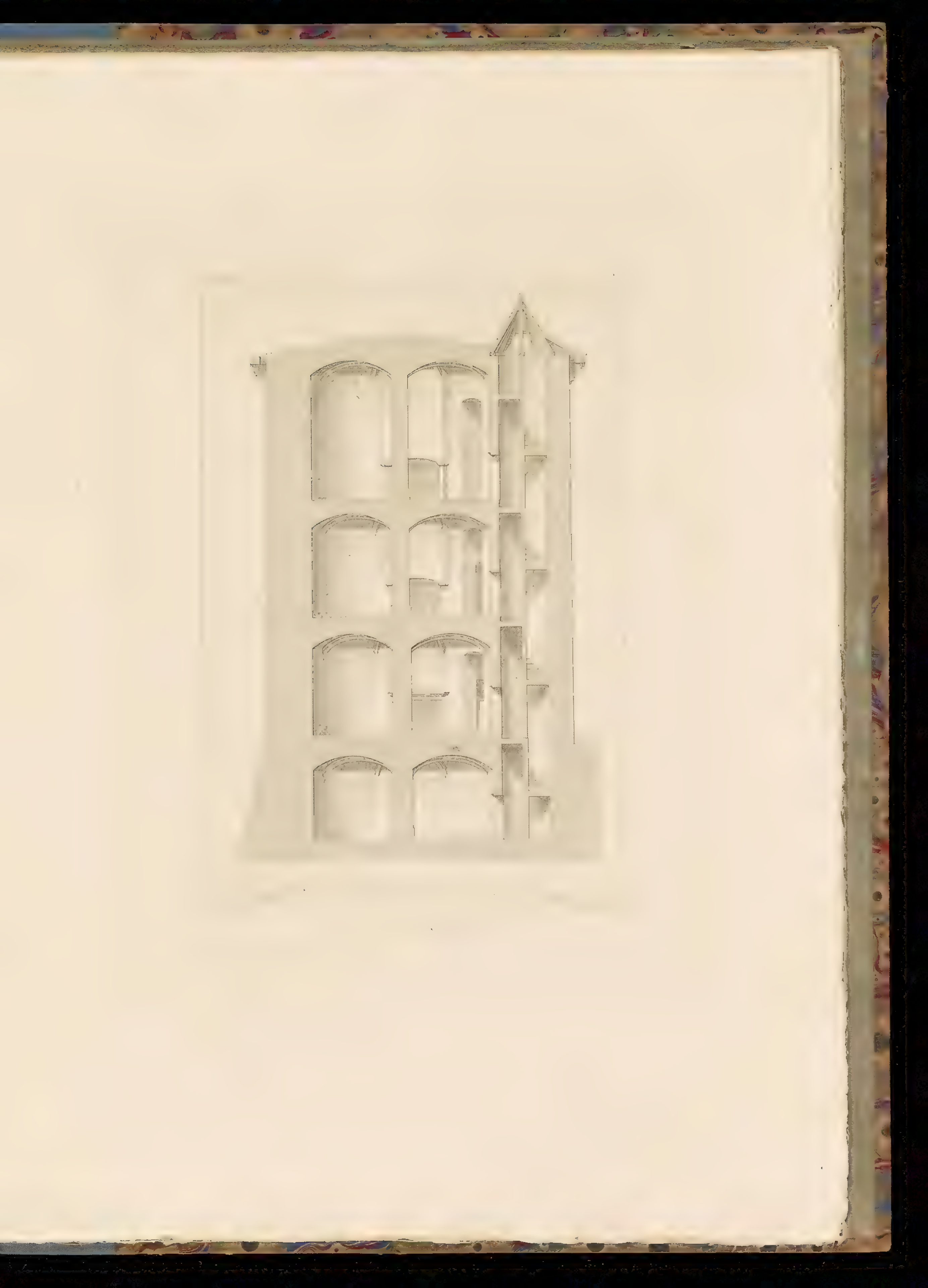












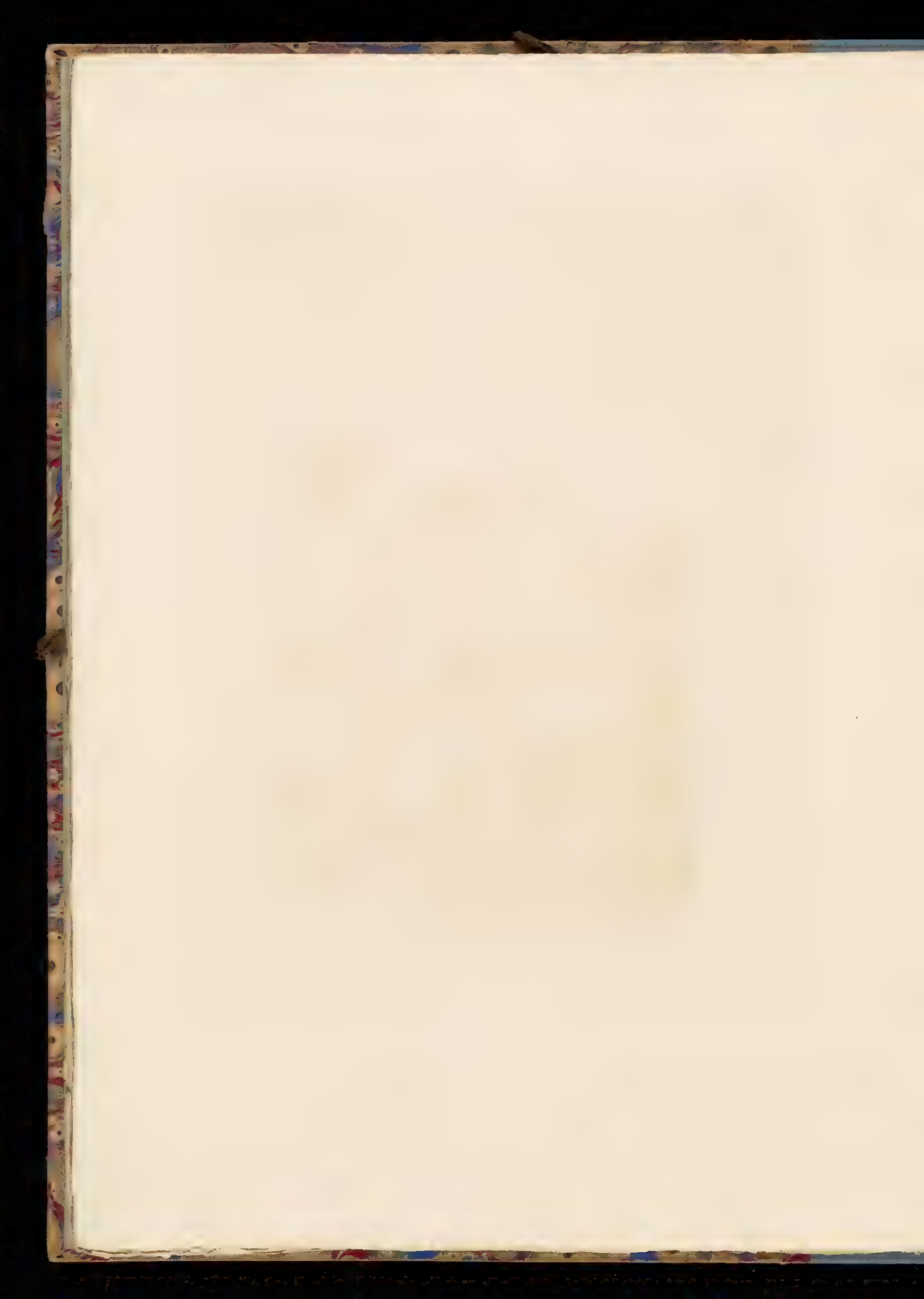


PLAN DE LA TOUR NORD OUEST

A. Morel et Cie Éditeurs



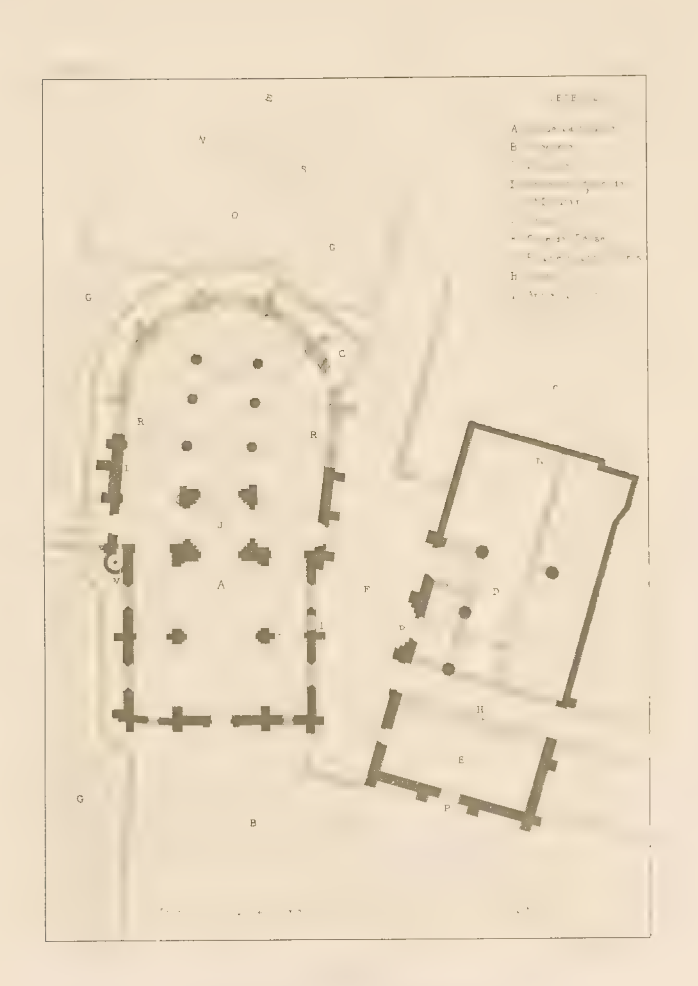






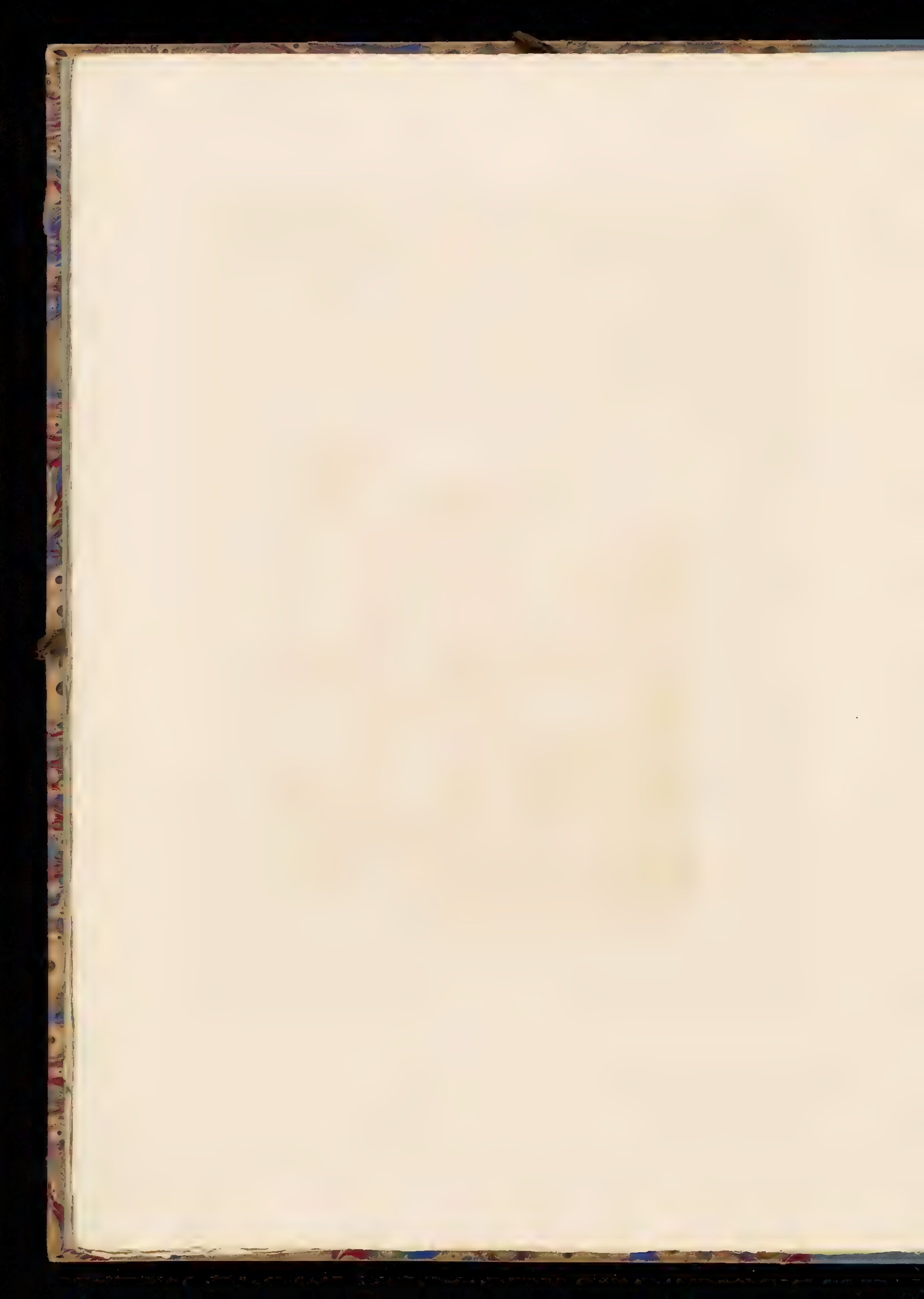




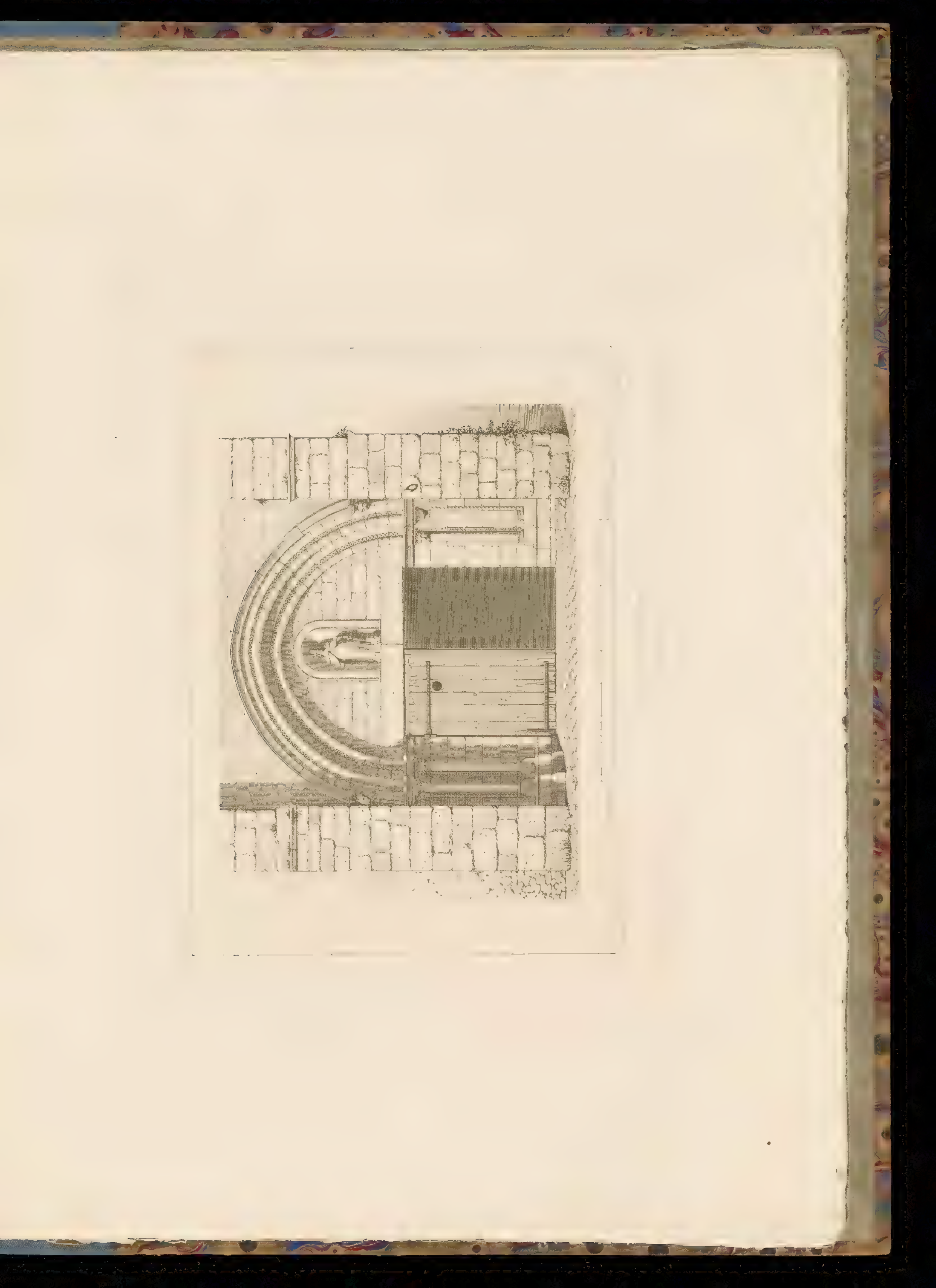






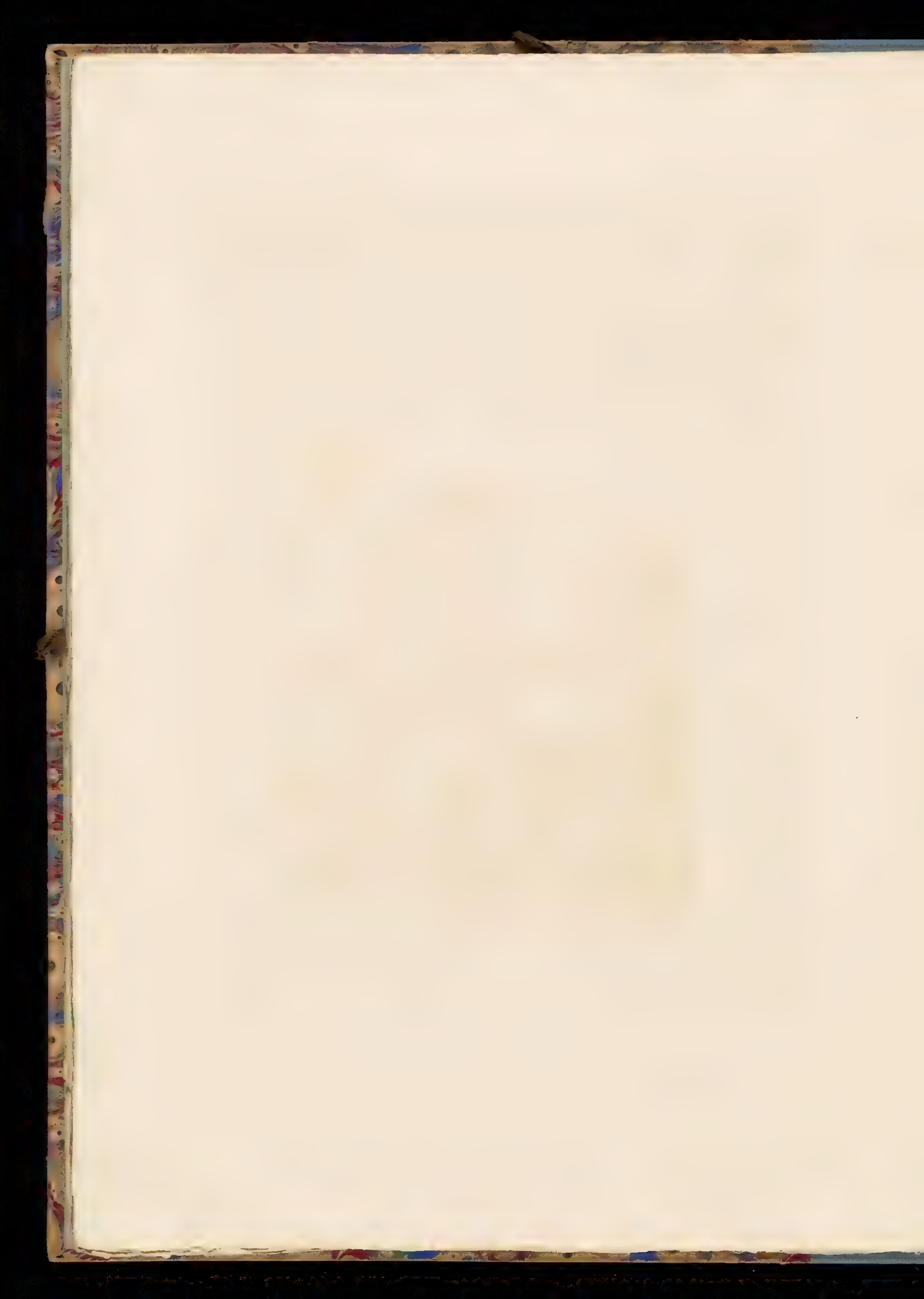




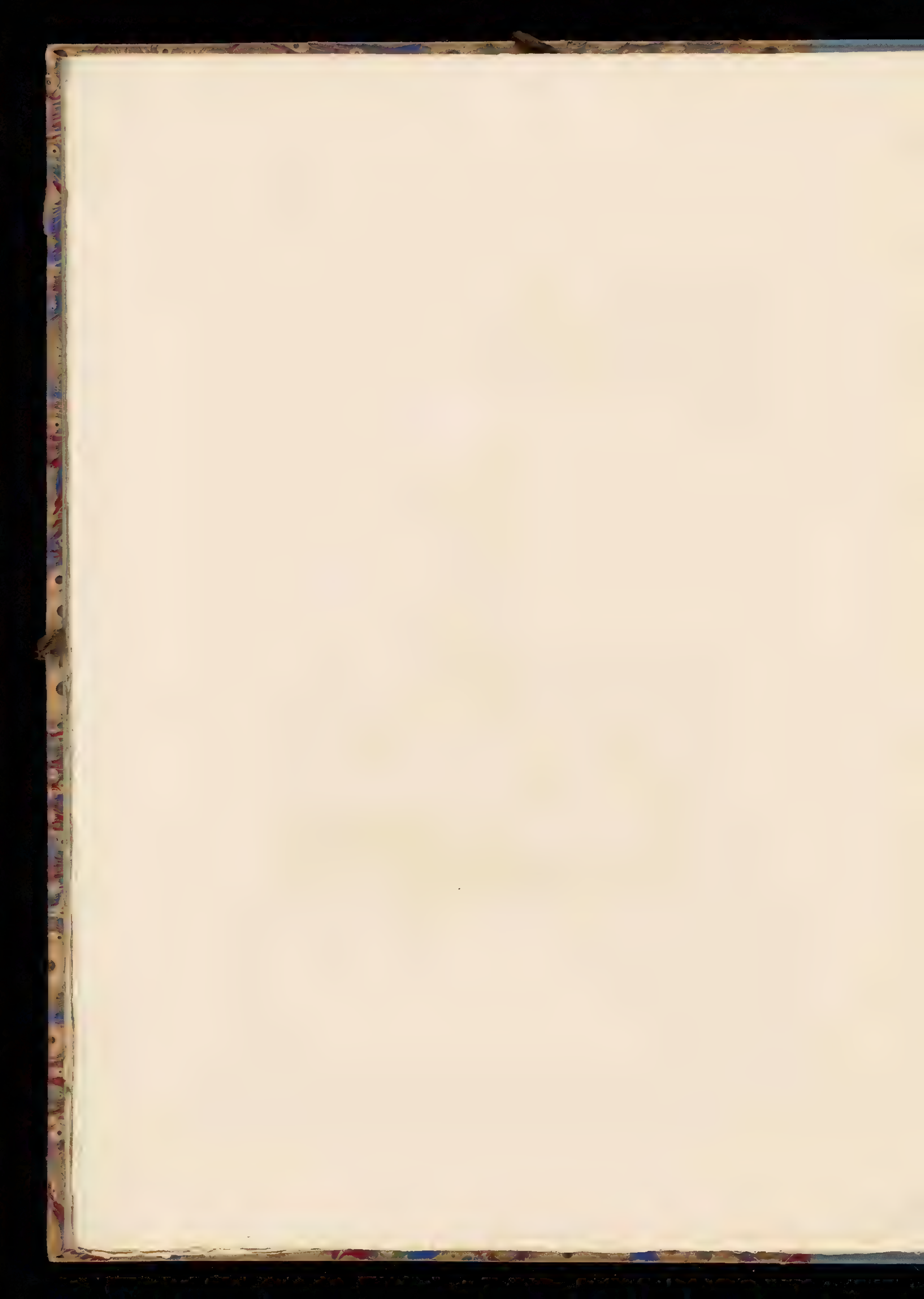










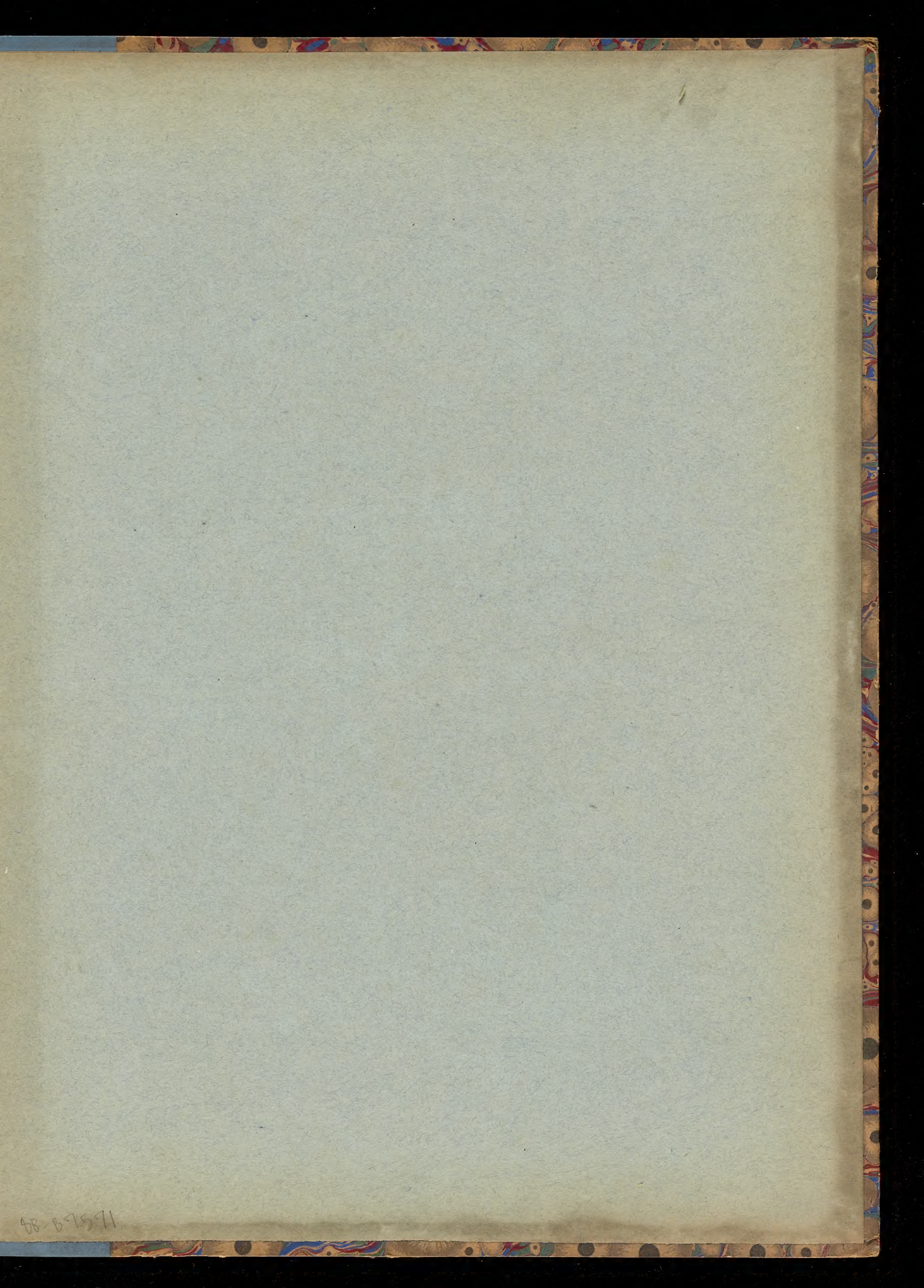




Cl. Sauvageot del. Cl. Sauvageot sc.

RUINES DU DONJON DE MAUREPAS

Ve A. MOREL et Cie Éditeurs. Imp. Lemercier et Cie Paris.


88-B75571

